

GABRIEL FAURE

# PÈLERINAGES PASSIONNÉS

Le rossignol de Saint-Onuphre  
Avec Goethe, à Valmy — Au pays de Bayart  
L'Italie de Flaubert  
Le long de la mer annunzienne  
Souvenir d'Ypres — Goethe et Heine en Italie  
L'automne à Nohant

PARIS

BIBLIOT

EU

11,

U d' / of Ottawa




39003002265667

Universitas  
BIBLIOTHECA

1-14-20

09-11-1



Digitized by the Internet Archive  
in 2011 with funding from  
University of Toronto



A Monsieur [unclear]  
bien cordialement

Gabriel Faure

## PÈLERINAGES PASSIONNÉS

# OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

---

## ROMANS

- LA DERNIÈRE JOURNÉE DE SAPPHÔ (Mercure de France) . . . . . 1 vol.  
LA ROUTE DE VOLUPTÉ (Fasquelle) . . . . . 1 vol.  
L'AMOUR SOUS LES LAURIERS-ROSES (Fasquelle) . . . . . 1 vol.
- 

## LITTÉRATURE ET VOYAGES

- HEURES D'ITALIE (Fasquelle), 5<sup>e</sup> mille . . . . . 3 vol.  
(Deux parties de cet ouvrage : *Heures d'Ombrie* et *Sur la Via Emilia*, publiées d'abord séparément chez Sansot, ont été couronnées par l'Académie française, en 1908 et 1911.)  
PAYSAGES LITTÉRAIRES (Fasquelle), 5<sup>e</sup> mille . . . . . 2 vol.  
(Ces deux volumes ont été couronnés par l'Académie française. Prix Marcellin-Guérin, 1918.)
- 

## THÉÂTRE

- LE VOYAGE AU CAIRE, Odéon (Fasquelle) . . . . . 1 broch.  
UN JOUR DE FÊTE, Comédie-Française (Fasquelle). 1 broch.
- 

## MORCEAUX CHOISIS

- PAYSAGES PASSIONNÉS (Sansot), 3<sup>e</sup> édition . . . . . 1 vol.
- 

## OUVRAGES DE LUXE

*à tirage limité, chez Rey, à Grenoble*

- AUX LACS ITALIENS . . . . . 1 vol.  
LA ROUTE DES DOLOMITES . . . . . 1 vol.  
AU PAYS DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE . . . . . 1 vol.  
AU PAYS DE SAINTE CATHERINE DE SIENNE . . . . . 1 vol.

## SOUS PRESSE

- PÉLERINAGES DAUPHINOIS (Au Pays de Bayart) . . . . . 1 vol.
- 

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays compris la Suède, la Norvège et le Danemark.

Copyright by Fasquelle, 1919.

GABRIEL FAURE

# PÈLERINAGES PASSIONNÉS

Le rossignol de Saint-Onuphre  
Avec Goethe, à Valmy — Au pays de Bayart  
L'Italie de Flaubert  
Le long de la mer annunzienne  
Souvenir d'Ypres — Goethe et Heine en Italie  
L'automne à Nohant

PARIS

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR

11, RUE DE GRENELLE, 11

1919

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE

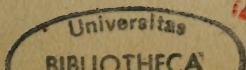


uOttawa  
LIBRARY ANNEX

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE



uOttawa  
LIBRARY ANNEX



IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

*25 exemplaires numérotés sur papier vergé  
à la forme des papeteries d'Arches.*

PN

164

F3

1919



## AVANT-PROPOS

---

*Ces Pèlerinages continuent en quelque sorte les deux volumes de Paysages, auxquels l'Académie, les critiques, les lettrés, le grand public même voulurent bien faire si bon accueil. Mais ce nouveau titre m'a permis d'insérer en ce volume un article moins exclusivement littéraire et quelques pages extraites de deux petits livres qui, nés de la guerre, ne seront plus réédités.*

*Ce genre d'études a toujours intéressé d'assez nombreux lecteurs. Déjà Montaigne notait l'émotion que nous donne la vue des lieux où vécurent « les personnes desquelles la mémoire est en recommandation ». Sans doute ne prévoyait-il pas que ces pèlerinages deviendraient*

*un genre littéraire et serait-il le premier à railler ceux qui en abusent, cherchant jusqu'à l'absurde les relations qui existent entre les sites et les auteurs. Un pays n'explique pas toujours l'homme et l'œuvre. Brunetière faisait remarquer avec raison que, si Lamennais était Breton, Le Sage l'était aussi, et que, « s'il y a quelque chose au monde qui diffère des Paroles d'un Croyant, c'est le Diable boiteux ou Gil Blas, qui sont pourtant d'un Breton aussi, et d'un Breton de Sarzeau! »*

*Goûtons donc les paysages pour eux-mêmes, et ajoutons-y un grain d'émotion en songeant qu'ils furent chers à tel ou tel des écrivains que nous aimons. Et n'accomplissons ces pèlerinages ni en historien préoccupé de faire vivre un personnage dans le décor, ni en critique voulant justifier la théorie du milieu.*

G. F.



I

LE ROSSIGNOL  
DE SAINT-ONUPHRE

*A Monsieur Henry Simon,  
Ministre des Colonies, qui re-  
présenta la France à Rome,  
aux fêtes anniversaires des  
journées de mai 1915.*



# I

## LE ROSSIGNOL DE SAINT-ONUPHRE

Le 17 décembre 1917, à Rome, sur les pentes du Janicule, se déroula une cérémonie comme on ne saurait en voir ailleurs qu'en Italie, où la poésie et l'histoire se mêlent sans cesse et s'exaltent l'une l'autre. Un immense cortège, composé surtout d'étudiants et d'écoliers, s'était rendu, à l'appel des autorités, au couvent de Saint-Onuphre, pour célébrer la prise de Jérusalem au lieu même qu'avait choisi pour mourir l'au-

teur de la *Jérusalem délivrée*. Magnifique et curieux spectacle d'un gouvernement, d'une municipalité et d'un peuple rendant hommage à la poésie, en dehors de toute arrière-pensée politique.

Dans cette langue, dont la sonorité et le rythme semblent faits pour de telles solennités, le ministre de l'Instruction publique associa le Tasse à la victoire des Alliés, Godefroy de Bouillon au général anglais qui entra le premier dans la ville sainte, et la gloire de Rome éternelle à la libération du monde ; la réalisation des rêves du poète italien annonçait la paix prochaine, non la paix allemande, mais la paix d'amour et de fraternité prêchée par le Christ.

Les acclamations poussées par des milliers de jeunes poitrines, les hymnes nationaux des pays de l'Entente, les cloches des innombrables églises de Rome s'unissaient

en une formidable clameur qui formait, dans le ciel d'hiver, comme une voûte sonore au-dessus du Janicule.

Le prince Colonna, maire de Rome, dont la mâle figure a le relief d'une médaille antique, pénétra dans la chambre du Tasse et écrivit sur le registre des visiteurs : « A l'heure où tous les peuples civilisés sont en armes pour le triomphe du droit et de la justice, où par l'œuvre des Alliés le sépulcre du Christ est délivré du joug musulman, l'Italie tressaille de joie à l'idée que le drapeau sacré de la Patrie flotte à Jérusalem et le peuple de Rome s'incline sur la tombe du poète prophétique. »

\*  
\* \*

Sur cette tombe, d'ailleurs, le 25 avril de chaque année, pour l'anniversaire de la

---

mort du Tasse, le Municipale romain fait déposer une couronne de laurier. Le couvent de Saint-Onuphre est librement ouvert, ce jour-là, aux visiteurs : des associations, des groupes scolaires, des délégations y viennent honorer le génie. Coutumes fort émouvantes que nous ne verrons sans doute jamais en France, où nous n'avons guère le culte de nos grands écrivains. Quelle ville se préoccupe de commémorer leur naissance ou leur mort ? La plupart de mes compatriotes en connaissent à peine la date et le lieu. Si beaucoup savent que Chateaubriand est enseveli à Saint-Malo et Victor Hugo au Panthéon, combien pourraient dire où reposent Ronsard, Rabelais, Corneille, Racine, Molière, pour ne citer que ces quelques noms parmi les plus illustres ?

Le contraste est complet avec la piété qu'ont tous les Italiens pour les sépulcres



de Dante, de Pétrarque, de l'Arioste et du Tasse. Cette piété finit par gagner jusqu'aux étrangers, qui manquent rarement d'aller rendre visite à ces glorieux morts, lorsqu'ils passent à Ravenne, Arqua, Ferrare ou Rome. Mais je crois bien que, parmi eux, c'est le Tasse qui fut l'objet des plus fervents pèlerinages. Dante est trop italien, Pétrarque et l'Arioste ne furent pas assez malheureux. Le Tasse est universel, plus encore par sa vie que par son œuvre ; sa folie surtout n'a cessé de frapper notre esprit sensible et romanesque.

Dans le *Torquato Tasso* de Gœthe, dont le premier acte se déroule au milieu d'un décor de verdure, entre les bustes de Virgile et de l'Arioste, on voit Alphonse d'Este prendre la couronne de laurier posée sur la tête du Mantouan pour la donner au Tasse. « Ah ! quel divin poète, s'écrie à son tour

Stendhal, quelle tendresse, quelle mélancolie guerrière ! C'est bien le sublime de la chevalerie ; comme cela est près de nos cœurs et vieillit les héros secs et méchants d'Homère ! » Si Gœthe et Stendhal nous paraissent exagérer en rapprochant ainsi le Tasse de Virgile et d'Homère, c'est que nous jugeons le poète italien en étrangers qui lisons surtout ses œuvres dans d'imparfaites traductions et par suite sentons mal le charme de cette poésie, l'une des plus délicieuses qui aient jamais enchanté les oreilles humaines. Quand le Tasse dit, à propos des paroles que Clorinde expirante adresse à Tancrède :

*In queste voci languide risuona*

*Un non so che di flebile e soava...*

il semble définir sa propre poésie, qui a vraiment on ne sait quoi de plaintif et de

suave. Beaucoup lui ont reproché, après Boileau, un « clinquant » qu'excusent pourtant, tout au moins qu'expliquent le sujet traité et l'époque où il écrivait. Dans son *Etude sur Quintus*, Sainte-Beuve se montre plus juste lorsqu'il vante le charme langoureux du Tasse et sa langue, « qui est quelque chose de fin, de doux, de tendre et de sensible ». Nulle n'était mieux faite pour séduire à la fois les esprits cultivés et les imaginations populaires ; on peut trouver encore des gondoliers de Venise et des pêcheurs napolitains sachant par cœur des vers de la *Jérusalem délivrée*.

Que le Tasse n'ait été ni une vaste intelligence, ni un très noble caractère, c'est possible et cela m'est indifférent ; il fut un poète lyrique, grand parmi les plus grands. Son œuvre le reflète tout entier, avec ses multiples passions s'agitant dans son âme

---

comme des nuages en un ciel de tempête. Il s'identifie à ses personnages, souffrant et tremblant avec eux, les admirant, les plaignant, les exhortant sans cesse. Il s'enflamme et arrive à nous enflammer pour ses héros, pour ses héroïnes surtout, l'enchanteresse Armide, la touchante Herminie et la fière Clorinde que l'on a envie de saluer, à chacune de ses apparitions, comme le Maure accueillait Desdémone : « O ma belle guerrière ! » Jamais encore la poésie n'avait exprimé si puissamment les désirs et les douleurs d'un poète ; jamais l'élément personnel n'y avait tenu tant de place. Dernier représentant du moyen âge égaré en pleine Renaissance, aux prises entre l'idéalisme qu'il voudrait servir et le matérialisme qui l'entoure, rêveur et sensuel, le Tasse, ainsi que l'a très justement noté Carducci, « a la maladie des périodes de transition, la

maladie de Chateaubriand, de Byron et de Leopardi ».

\*  
\* \*

Aussi le *pazzo per amore* fut-il cher aux romantiques. Les classiques l'ignorent ou le jugent sévèrement. Boileau est surtout dur pour lui. Quand Montaigne va le voir dans sa prison, il n'en parle pas au cours de son *Journal de voyage* ; et s'il rappelle sa visite dans la seconde édition des *Essais*, c'est pour nous dire qu'il eut plus de dépit que de compassion. Avec quels autres sentiments les modernes font le pèlerinage de Ferrare ! Lord Byron y compose de célèbres *Lamentations*. Corinne s'y apitoie sur les malheurs du poète et se découvre une âme frémissante comme la sienne. Shelley, en bon Anglais, arrache un morceau de la porte et

l'envoie à Peacock. Tout Français qu'il est, Lamartine fait de même ; il détache, pour les enchâsser dans un anneau d'or, « quelques fragments de la brique la plus rapprochée du chevet du lit du poète et qui devait avoir entendu de plus près les soupirs et les gémissements du prisonnier ».

Mais nul ne se sentit aussi voisin de l'auteur de la *Jérusalem délivrée* que l'auteur des *Martyrs*. Le seul chrétien de la Renaissance italienne, comme l'appelle Carducci, devait séduire celui qui voulait restaurer en France le règne de la religion catholique. Le grand lyrique du XIX<sup>e</sup> siècle continuait le grand lyrique du XVI<sup>e</sup>. Et qu'ils étaient bien faits pour se comprendre, le Celte désabusé et l'ambitieux déçu qui avait rêvé toute sa vie d'honneurs magnifiques et de faveurs souveraines ! Frères par la foi, frères par le malheur, frères par le génie. Aussi Château-



briand profite-t-il du rendez-vous que la duchesse de Berry lui a donné à Ferrare, pour méditer dans la prison du Tasse, auquel il consacre quelques-unes des plus éloquents pages que l'infortuné poète ait jamais inspirées. Quelle occasion pour René de développer l'un de ses thèmes favoris : le souvenir de l'écrivain méconnu survivant à celui de ses plus glorieux contemporains ! « Que de rois, de grands et de sots, aujourd'hui noyés dans l'oubli, se croyant, vers la fin du xvi<sup>e</sup> siècle, des personnages dignes de mémoire, ignoraient jusqu'au nom du Tasse ! Qu'est-ce aujourd'hui que la maison d'Este ? Que cherche-t-on à Ferrare ? la demeure d'Alphonse ? non, la prison du Tasse. Où va-t-on processionnellement de siècle en siècle ? au sépulcre du persécuteur ? non, au cachot du persécuté. » L'une des plus lamentables destinées humaines ne pouvait laisser insen-

---

sible celui qui gémit toute sa vie, s'efforçant de se persuader et surtout de persuader aux autres qu'il était malheureux. « Aux yeux de l'avenir, il n'y a de beau que les existences malheureuses », écrit-il à propos du Tasse, mais en pensant à lui, comme le prouve sa préoccupation même d'ajouter : « Nous autres vulgaires infortunés, nous sommes trop peu de chose pour que nos peines deviennent dans la postérité la parure de notre vie. » Au fond, malgré sa déclaration, il espère bien qu'il aura le sort du poète et que tous deux « dormiront au sépulcre avec leurs immortelles souffrances comme des rois avec leur couronne ».

\*  
\* \*

Me trouvant à Rome pour le troisième anniversaire des journées de mai 1915, j'ai

voulu revoir la chambre de Saint-Onuphre. Elle n'est guère moins célèbre que la prison de Ferrare, et je crois bien que pas un écrivain ne quitta la ville éternelle sans y porter ses hommages au poète. « Pèlerins du Nord, écrit Barrès, tour à tour nous y sommes tous montés pour nous livrer au fleuve de mélancolie qui portait notre âme, dans cette Rome confuse et trop vivante. »

Par un matin léger qu'emplissaient les parfums du printemps romain, j'ai gravi les pentes du Janicule et je me suis assis sur les gradins du petit amphithéâtre de brique aménagé à côté du chêne du Tasse. Des sociétés populaires y donnent des représentations et des conférences. C'est ici que parlèrent les orateurs lors de la cérémonie de décembre dernier. Aujourd'hui le silence et la paix règnent en ce lieu charmant que semblent garder une douzaine

de cyprès alignés comme des faisceaux de lances romaines. Quelques eucalyptus balançant leurs souples chevelures emplissent l'air de leur odeur aromatique et forte. Quant au chêne du Tasse, plusieurs fois foudroyé et déchiqueté par les orages, ce n'est qu'un tronc informe que soutiennent des crochets de fer. La piété des Romains essaya vainement de prolonger ses jours ; mais une inscription l'immortalise : *All' ombra di questa quercia — Torquato Tasso — vicino ai sospirati allori e alla morte — ripensava silenzioso — le miserie sue tutte*. La vue est fort belle sur Rome et les montagnes de la Sabine. Le dôme de Saint-Pierre s'arrondit dans l'azur, derrière une ligne de pins parasols. Renan affectionnait cette retraite ; c'est là qu'il fit le souhait qui m'avait jadis tant frappé. « Cher ami, écrit-il à Berthélot, celui qui demeurerait dans

ces lieux, renonçant à l'action, à la pensée, à la critique, ouvrant son âme aux douces impressions des choses, celui-là ne mènerait-il pas une noble vie, et ne devrait-il pas être compté parmi ceux qui adorent en esprit ? » Leçon de sagesse que toujours je tâchai de suivre au cours de mes voyages d'Italie. N'étant ni érudit, ni professeur, ni critique, il m'était facile d'oublier le peu que je savais, pour ouvrir seulement mon âme aux douces impressions des choses... Mais aujourd'hui, hélas ! l'heure n'est plus aux molles rêveries. Même ici, sur cette terrasse qui semble l'un des derniers refuges de la poésie, parviennent les appels du clairon. Je vois flotter sur les monuments de Rome le drapeau tricolore qui rappelle l'anniversaire des jours où l'Italie se rangea à nos côtés. Et je songe à l'émouvante cérémonie qui, hier, se déroula dans le flamboyant

---

décor de la place de Venise. Un régiment de Tchéquo-Slovaques, aligné sur les marches du monument Victor-Emmanuel, en face des membres du gouvernement italien et d'un ministre français, recevait le drapeau qui allait le conduire à la bataille et à la mort. Ces volontaires savent que l'ennemi ne leur fait point quartier; s'ils sont pris, le gibet les attend. Minute poignante où, derrière les officiers agenouillés et baisant le drapeau, les soldats entonnèrent leur hymne national, lent et grave comme un chœur religieux. J'eus une vision du temps des croisades. Que n'était-il, parmi les assistants, un Tasse pour la chanter?

\* \* \*

Quand, le 1<sup>er</sup> avril 1595, par une matinée froide et pluvieuse, le Tasse descendit de la



voiture du cardinal Cintio Aldobrandini, à la porte du couvent de Saint-Onuphre, il se savait « attaqué d'un mal qu'il pressentait devoir guérir tous les autres. » Aux moines qui accoururent vers lui, il dit simplement : « Je viens mourir au milieu de vous. »

Ses dernières illusions étaient tombées ; il avait bu le calice jusqu'à la lie. Même au seuil de la mort, le destin n'avait cessé de le railler. Le Tasse avait vu peu à peu s'évanouir l'ultime mirage que, par une sorte de raffinement cruel, la triste muse voilée de noir, qui ne le quittait plus, avait fait luire à ses yeux ; il lui fallait renoncer à être, comme Pétrarque, couronné au Capitole. Et pourtant le pape Clément VIII lui avait dit : « Vous allez recevoir une couronne que vous honorerez autant qu'elle honora ceux qui la portèrent avant vous. » Mais, pour je ne sais quelles raisons, peut-être à cause

---

de la maladie de son protecteur le cardinal Cintio, la cérémonie avait été renvoyée. En se réfugiant à Saint-Onuphre, le Tasse sentait que tout était bien fini pour lui. Comment lire sans émotion la lettre à son ami Antonio Costantini, la dernière qu'il ait écrite ? « Que dira mon ami Antonio quand il apprendra la mort de son cher Tasse ? A mon avis, la nouvelle n'en tardera guère. Je me suis fait conduire dans ce couvent de Saint-Onuphre, non seulement parce que les médecins vantent la pureté d'un air qu'on ne retrouve nulle autre part à Rome, mais parce que je veux commencer, dans ce lieu élevé et par mes entretiens avec les pieux pères, les conversations que je vais bientôt avoir dans le ciel. » Peut-être eut-il encore un regret quand le cardinal Cintio lui apporta la bénédiction du souverain pontife. « Voilà, soupira-t-il, la couronne que

j'étais venu chercher à Rome. » Aux moines qui se lamentaient à son chevet, il dit ces mots que Chateaubriand mettra dans la bouche de Rancé : « Mes amis, vous me croyez laisser ; je vous précède seulement. » Et il murmura une suprême stance : « Si la mort n'était pas, il n'y aurait au monde rien de plus misérable que l'homme. »

Le 25 avril, à dix heures du matin, ne pouvant plus suivre de sa faible voix le chant des frères, il serra d'une dernière convulsion son crucifix sur sa poitrine et balbutia : *In manus tuas...* La muse voilée de noir, qui lui resta fidèle jusqu'à la fin, apparut, ouvrant la porte bienheureuse. Il aperçut le refuge de paix, comme sa Clorinde expirante :

*S'apre il cielo, io vado in pace...*

On enterra le Tasse dans la petite église dont un cardinal français est aujourd'hui

titulaire, sous une simple pierre, sans inscription, comme l'avait désiré le poète. Mais, dix ans plus tard, pour répondre à la curiosité des visiteurs qui affluaient chaque jour, les moines firent graver ces mots :

TORQUATI TASSI  
OSSA HIC JACENT  
NE NESCIUS ESSES HOSPES  
FRATRES HUIUS ECCLESIAE POSUERE  
M D V

Bien souvent les visiteurs s'étonnèrent de la simplicité de cette tombe qu'ils cherchaient parfois longtemps sans la découvrir. « Hier, écrit Lamartine à Aymon de Virieu, le 18 novembre 1811, je suis monté à Saint-Onuphre, je suis entré dans le couvent, dans une petite vilaine église : un frère m'a reçu et commençait à m'expliquer de mauvaises peintures et d'ennuyeuses inscriptions. Mais le tombeau du Tasse ? lui disais-

je toujours. — *Per Dio*, le tombeau du Tasse! vous marchez dessus, m'a-t-il dit; et en effet j'ai regardé à mes pieds, j'ai vu une très petite pierre carrée et l'inscription : *Fratres hujus ecclesiæ*, etc... Je me suis jeté à genoux, je ne sais quelle prière j'ai faite, mais je sais bien que je pleurais en me relevant et que je me suis en allé bien honteux de moi-même. »

Un sonnet d'Alfieri regrettait qu'un mausolée n'ait pas été élevé au poète par Michel-Ange. Comme si la simple pierre anonyme n'était pas plus émouvante que n'importe quel monument! Toujours est-il qu'au début du siècle dernier, on résolut de combler cette lacune : le résultat fut la déplorable statue, inaugurée par Pie IX en 1857, que les moines montrent avec orgueil. Étrange conception d'un Tasse frisé, à moustaches conquérantes, vêtu d'un pourpoint à fraise

et à crevés se terminant en draperie sur ses jambes nues. Stendhal, visitant l'église en 1828, s'inquiétait avec raison du projet : « Je ne sais, écrivait-il, où l'on trouvera quelque sculpteur un peu au-dessus du médiocre pour élever ce monument. » Hélas ! on ne l'a pas trouvé.

Heureusement, la chambre où le Tasse rendit le dernier soupir fut à peu près respectée. Elle s'ouvre au fond d'un couloir qu'orne toujours une jolie madone de l'école du Vinci. On y a rassemblé des souvenirs du poète : son encrier de bois, son crucifix, quelques autographes, la cassette de plomb qui renferma longtemps ses os, le masque de cire moulé sur le cadavre, avec le laurier qui n'avait couronné qu'un cercueil. Voilà bien le long visage émacié et les traits anguleux que l'on retrouve sur les vieilles gravures accrochées aux murs. L'auteur de la

statue n'était donc jamais entré dans cette chambre, sur la porte de laquelle on aurait pu graver, comme au fronton de l'église milanaise : *Amori et dolori sacrum?*

Trois fenêtres donnent sur les jardins du Vatican et sur l'église Saint-Pierre, que l'on découvrait entièrement, avant la construction des laides bâtisses modernes qui bouchent aujourd'hui l'horizon. Quand Leopardi vint ici, il ne songea point à regarder le panorama; le « sombre amant de la mort » ne sut qu'y pleurer abondamment : ce fut, écrivit-il à son frère, l'unique plaisir qu'il avait goûté à Rome. Stendhal, toujours curieux, admira longuement le paysage qu'il déclare « un des plus beaux lieux du monde pour mourir ». Quelle vision, en effet, pour un poète et un catholique de la Renaissance au seuil de l'éternité, que le dôme de Michel-Ange s'élevant sur le sé-



pulcre de Pierre, dans la capitale de la chrétienté !

\*  
\* \*

Devant le portique du couvent, où achèvent de s'effacer les fresques du Dominiquin, une place minuscule invite au recueillement. Quatre chênes verts ombrageant deux bancs de pierre en sont les seuls ornements. Du mur qui la borde, on a sur Rome une belle vue que gênent un peu les arbres d'un jardin botanique s'étageant sur le flanc de la colline. Entre leurs cimes mouvantes, on distingue pourtant les principaux monuments de la ville, et notamment, après la boucle du Tibre, la masse brune du château Saint-Ange. Tout au fond, les montagnes de la Sabine s'estompent dans une brume bleue. Tandis que je regarde le noble panorama, les

---

cloches de l'église Saint-Onuphre se mettent en branle. Quand, en 1849, il fut question de les envoyer à la fonderie, Garibaldi s'y opposa. « Respect, s'écria-t-il, respect aux cloches qui sonnèrent pour l'agonie du Tasse! » Entre chaque carillon, d'étranges clameurs montent d'un bâtiment en contre-bas. Je me renseigne ; ce sont les cris des aliénés enfermés dans l'hospice voisin de San Spirito. Curieuse coïncidence : le prisonnier de Ferrare dort son dernier sommeil près d'un hôpital de fous. Était-il fou lui-même ? La question est encore débattue. Folie assez légère, puisqu'elle résista à sept années d'internement parmi de véritables aliénés. Folie intermittente, puisque, pendant sa détention, le Tasse écrivit une trentaine de dialogues philosophiques et plus de quinze cents lettres, d'une absolue lucidité, dont la prose, au dire des critiques ita-

liens, rappelle la langue de Cicéron. Folie sublime en tout cas, à qui l'on doit un chef-d'œuvre. Et d'ailleurs, que nous importe? Un poète chante, libre ou en cage : que lui demander de plus? « Qu'il nous entraîne dans un bel univers, comme dit Barrès à propos justement de Torquato, c'est tout son devoir, sa vertu efficace. » Ce rossignol qui, dans un bosquet du Janicule, lance éperdument ses trilles et ses roulades, je ne cherche point à savoir sur quel arbre il s'est posé. Je ferme les yeux pour ne rien perdre de la mélodie. De même j'écoute, sans nul autre souci, le rossignol inquiet qui chantait parmi les lauriers,

*turbato l'usignolo tra gli allori cantando.*

A Goethe également, avant Carducci, s'était imposée la comparaison. « Pareil au rossignol, le Tasse emplît l'air et les bois des

plaintes harmonieuses d'un cœur qu'embrase l'amour. »

Les fous, du reste, ne sont-ils pas souvent les plus sages ? Ils voient l'invisible et fixent ce que nos yeux, éblouis par la moindre lumière, n'osent pas regarder. Les plus étranges imaginations des poètes ne furent souvent que des visions prophétiques. Qui donc, il y a seulement quatre ans, aurait eu l'idée que la guerre déchaînée par l'Allemagne donnerait au Tasse un regain d'actualité et que Rome célébrerait la prise de Jérusalem par une armée anglaise au tombeau de l'auteur de la *Jérusalem délivrée* ?

Juin 1918.



II

AVEC GOETHE, A VALMY





## II

### AVEC GŒTHE, A VALMY

J'avais entendu vanter les jardins de Châlons-sur-Marne; je ne les croyais pas aussi beaux. Remplis du frémissement de la radieuse matinée d'octobre, ils sont d'une véritable splendeur. Tout est en or, les marronniers et les platanes, les hauts peupliers le long des canaux, les pelouses et les chemins uniformément recouverts d'un épais tapis de feuilles mortes dont la senteur pénétrante se mêle à l'odeur de la terre mouillée.

---

D'autres feuilles en tombant se sont accrochées aux branches des arbustes qu'elles parent d'une imprévue floraison jaune. De tant refléter d'or, la petite rivière est toute dorée aussi. Seul, un immense hêtre pourpre trouble cette symphonie de sa coulée de feu. Puis la féerie continue. La brume se dissipe peu à peu ; le soleil pénètre dans les arbres, inonde le sol. C'est l'embrasement de l'or... Je félicite un vieux jardinier ; mais il ne sait que s'excuser et se lamenter d'être seul pour lutter contre cet envahissement des feuilles ; quand je lui dis qu'elles sont en ce moment la gloire du parc, il me regarde d'un mauvais œil et s'éloigne.

Émouvante langueur des beaux matins d'octobre ! J'évoque ce jardin de Lorraine dont nous parle Maurice Barrès. « Aucun vent, et les feuilles fragiles par un dernier lien tiennent encore aux arbres. Charmante

---

minute immobile, extrême instant de l'âme précaire des jardins. » Je sais bien que la nature ne peut qu'ignorer nos angoisses ; pourtant il y a des moments où sa sérénité indifférente nous semble un raffinement de cruauté. Et j'ai honte de savourer tant de calme beauté, quand je pense à tous ceux qui, au fond des tranchées, ne voient de ce grave automne qu'un ciel trop souvent inclément. Et je songe aussi à l'ami très cher tombé non loin d'ici, de l'autre côté de l'Argonne, à la lisière d'un bois dont les feuilles étaient vertes encore, et qui ne verra pas cet automne... Ah ! quelle ironie dans la mélodie de Schumann, que nous aimions tant tous les deux, et qui me revient comme une obsession : « De quelles délices m'ont parlé les bois jaunis... »

Avant de quitter Châlons, je visite, à la préfecture, la petite chapelle qui renferme,

dans une sorte d'alcôve toute lambrissée de boiseries blanches et dorées, l'autel où Louis XVI, ramené de Varennes, entendit la messe, le jour de la Fête-Dieu, tandis que les gardes nationaux hurlaient après lui dans la cour du palais.

D'ailleurs, les souvenirs de Louis XVI me poursuivent. Je sors de la ville par la porte Sainte-Croix, élevée pour l'arrivée de la jeune archiduchesse Marie-Antoinette. Une fillette lui récita le plus banal des compliments ; en voici le début :

Princesse, dont l'esprit, la grâce, les appas,  
Viennent embellir nos climats...

Se rappela-t-elle ces mauvais vers, vingt ans plus tard, lorsque, reine fugitive, elle s'engagea sur ce même chemin de Sainte-Menehould ? C'est peu probable, alors surtout qu'au départ de Châlons, les voyageurs

royaux avaient eu le désagrément de se savoir reconnus.

Les routes de la Marne sont magnifiques, sous la ramure des peupliers d'où tombe la pluie dorée des feuilles mortes. Devant l'auto, des compagnies de perdreaux se lèvent d'un vol tranquille et vont se poser dans les vignes à flanc de coteau. Jamais, me semble-t-il, je n'ai mieux goûté la beauté de la nature, qui m'est plus chère d'avoir été profanée par l'ennemi. Des vers de Le Cardonnell me viennent aux lèvres :

Dans sa limpidité, la lumière d'octobre,  
S'épandant de l'azur, emplît l'air allégé;  
Elle baigne d'un or harmonieux et sobre  
Les champs où l'on a vendangé.

Au lieu de continuer à suivre le chemin des berlines royales, nous allons seulement jusqu'à Notre-Dame-de-l'Épine, dont l'imposante église paraît plus majestueuse de se

---

dresser au-dessus d'un simple hameau, et nous faisons un détour pour passer au camp d'Attila. C'est une vaste enceinte arrondie, appuyée à la petite rivière de la Noblette, et protégée, du côté nord, par un large fossé dont les terres ont été amoncelées sur les bords en forme de parapet. Éternels recommencements de l'histoire ! Avec la Lombardie et la Vénétie, notre Champagne est un de ces champs clos où se règle la destinée des nations, un de ces chemins mystérieux du monde, suivant l'expression de Maurice Barrès, par où le germanisme a toujours tenté d'assaillir la civilisation de Rome et ses héritiers. « Destinée fatale, établie de toute éternité, de même que sur nos têtes, chaque automne, c'est le grand passage des oiseaux qui émigrent. » Comme l'écrivait déjà Chateaubriand, « malheur à ces populations limitrophes qui cultivent les champs de

bataille où les nations doivent se rencontrer! » Les mêmes champs Catalauniques, qui virent la défaite d'Attila, virent, quatorze siècles plus tard, la victoire de Valmy, et, cent vingt ans après, les glorieuses journées de la Marne.

\*  
\* \*

A relire la *Campagne de France*, que j'ai emportée avec moi, je comprends que Goethe n'ait guère hésité à suivre le duc de Weimar. Pas un seul jour il n'oublie ses préoccupations personnelles ou scientifiques. Quand Verdun est prise, son premier souci est de visiter les célèbres boutiques des confiseurs et d'envoyer des dragées à ses nombreuses amies d'Allemagne. Tandis que les autres se battent, il observe des phénomènes d'optique et s'amuse à jeter dans un bassin



---

des morceaux de grès colorés, pour en examiner les reflets. Si, par hasard, il s'approche d'une batterie en pleine action, il n'y reste pas longtemps. « Le bruit des obusiers blessait tellement mes oreilles pacifiques, déclare-t-il, que je me retirai aussitôt. » Et il va se promener, à l'abri de solides murailles, avec le prince de Reuss qu'il entretient de sa théorie des couleurs. Les plus furieux bombardements étaient, d'ailleurs, jeux d'enfants à côté du moindre duel des artilleries modernes; rien n'est amusant comme l'anecdote du boulet qui passa si près de lui qu'il en pirouetta sur les talons. « Je vis le boulet, par derrière la foule qui s'était écartée à son approche, faire des ricochets à travers les haies. Les gens coururent après lui, dès qu'il eut cessé d'être redoutable; ceux qui furent assez heureux pour s'en emparer le rapportèrent triom-

phalement. » Ne semble-t-il pas qu'on lise un récit de football ? Maintes pages de ces *Mémoires* de Goethe évoquent une guerre d'opéra-comique. Je me demande même s'il n'y a pas quelque fantaisie dans ma traduction, où il est question d'un combat « meurtrier » dont un cheval fut la seule victime.

Dans le petit village de Somme-Tourbe, aujourd'hui tout en ruines, où, le 19 septembre 1792, s'était installé le roi de Prusse, Goethe ne songea qu'à aller à la maraude ; il déroba des bouteilles de vin qu'il emporta sous son manteau, ainsi que du pain de France « fort bon et très blanc, car les Français ont l'horreur du pain noir ». Le pillage est, du reste, pratiqué par tous, chefs aussi bien que soldats. « Notre régiment qui, déclare l'auteur, avait été envoyé à la découverte, revint avec un butin considérable. Après avoir partagé l'argent et les effets,

---

on me remit tous les papiers enlevés à l'ennemi.» Déjà, également, on incendiait les maisons, sous le prétexte que les habitants avaient tiré sur les troupes; et Goëthe ne semble pas s'en émouvoir. « Quelques villages brûlaient çà et là; mais la fumée et les flammes ne sont pas d'un mauvais effet dans un tableau de guerre.» Il faut reconnaître cependant que Goëthe n'admet pas sans réserves ces pratiques qu'il qualifie même de « funestes », et que, d'ailleurs, la plupart des Prussiens d'alors étaient d'honnêtes combattants en comparaison de ceux d'aujourd'hui. Il note avec satisfaction que ses compatriotes ont témoigné quelques égards aux femmes et leur ont offert protection, qu'ils respectent les monuments et que le plus souvent ils paient ce qu'ils prennent. Plus tard, dans ses conversations avec Eckermann, il se plaisait à revenir sur ces quatre mois de

campagne et à louer la discipline et la modération des soldats allemands. Parlant d'eux et des nôtres, il affirmait qu'ils étaient « moins des ennemis que des adversaires ». Et quand son fidèle admirateur lui demandait s'il avait jamais ressenti de la haine contre la France, il lui répondait : « Comment moi, pour qui la civilisation et la barbarie sont choses d'importance, aurais-je pu haïr une nation qui est l'une des plus civilisées de la terre et à qui je dois une si grande part de mon développement ? »

Que penseriez-vous, Goethe, de vos compatriotes d'aujourd'hui ? Car je ne puis supposer que vous auriez subi la sorte de folie collective qui s'est emparée des cerveaux germaniques. Vous n'auriez pas signé le fameux manifeste où les plus grands esprits d'Allemagne ont nié l'évidence avec l'entêtement stupide des enfants pris en faute.

---

Vous saviez trop qu'une nation, qui foule à ses pieds le Droit et l'Honneur, ne peut vaincre et opprimer l'humanité entière, tant qu'il y aura sur terre des hommes dignes de ce nom. Et puis, vous vous seriez rappelé ce que vous aviez vu : « Le matin, on ne pensait qu'à embrocher et à manger en masse tous ces Français... Maintenant, on marchait la tête baissée sans se regarder ; et, quand on se parlait, c'était pour jurer et maudire... »

\*  
\* \*

Au lendemain même de la victoire de la Marne, j'étais déjà venu méditer ces leçons du passé sur la colline de Valmy, au pied de la pyramide où fut scellé le cœur de Kellermann. J'ai voulu revoir, cet automne, les lieux où, à plus de cent ans de distance, se

décida deux fois le sort de l'Europe.

Dans un magnifique sonnet de ses *Rime nuove*, Carducci a évoqué la journée de Valmy, avec la *Marseillaise* planant au-dessus des forêts de l'Argonne, comme l'arc-en-ciel annonciateur des temps nouveaux :

*La marsigliese tra la cannonata  
Sorvola, arcangel de la nova etate,  
Le profonde foreste de le Argonne.*

C'est ce même soir que Goethe prétend avoir prononcé les paroles prophétiques saluant l'ère qui naissait. Devant ce noble horizon, une fois de plus s'est levée l'aurore des temps nouveaux. Comment douter ici de la France éternelle, de la France dont l'histoire est un miracle permanent ?





III

LE LONG DE LA MER  
ANNUNZIENNE



### III

#### LE LONG DE LA MER ANNUNZIENNE

« A partir de Pesaro, la voie ferrée court le long de la grève, au milieu des cabines et des baigneurs étendus sur les plages au sable luisant. L'eau est si bleue, d'un bleu tellement intense, qu'elle a des reflets de métal et semble un bain chimique où les mains se teindraient d'azur en s'y plongeant. La mer est déjà orientale. Quand le vent souffle du sud-est, il vient directement de Grèce, tout chargé des parfums de la terre

---

antique. Dans les voiles gonflées des tartanes palpite le Levant : jaunes ou rouges, souvent rayées de larges barres brunes, leurs couleurs s'avivent et flamboient sur cette plaque de lapis-lazuli ; quelques-unes arborent encore les emblèmes des pirates barbaresques, le croissant ou le soleil. L'air est si pur que, parfois, aux fins de journées, les montagnes des côtes dalmates se dessinent nettement à l'horizon, à plus de quarante lieues. Je les revois encore, en ce crépuscule de septembre, se dressant comme des terres de rêve au-dessus de l'eau étincelante. Vers Ancône, le ciel était d'un violet sombre et tragique, bordé d'une bande écarlate. Les deux couleurs se heurtaient violemment, sans transition, sans gradation, comme les costumes moitié rouges et moitié bleus des pages du Pinturicchio...» Il me semble qu'elles sont d'hier ces lignes écrites

---

il y a douze ans, lorsque j'aperçus pour la première fois l'Adriatique. Mais j'ai si souvent évoqué ce coucher de soleil que je n'ai qu'à fermer les yeux pour tout revoir, et le ciel, et la mer, et les barques lumineuses, et les nuages éclatants, comme il suffit de porter à l'oreille une coquille marine pour entendre le bruit des vagues qui la roulèrent pendant des siècles. Et je respire encore la brise de cette soirée passée sur le môle désert d'Ancône, éclairé par la lumière frémissante des constellations que, chaque nuit, et presque du même lieu de la terre, Leopardi contemplait « scintillantes sur le jardin paternel ».

Avant d'aller voir Gabriele d'Annunzio à Venise, j'ai voulu faire un nouveau pèlerinage aux bords de cette Adriatique qu'il a si souvent et si magnifiquement chantée dans ses volumes de vers que j'ai emportés

avec moi. Sur la page de garde de ses *Laudi*, je relis l'affectueuse dédicace où, de sa noble et haute écriture, le poète souhaite que la vie me soit toujours, •

*come una spada fedele,  
come un' acqua chiara.*

Et je retrouve, au dos de la couverture, la vieille et curieuse devise vénitienne : *Navigare necesse est, vivere non est necesse*, qu'il reprend dès les premiers vers du premier poème :

*Gloria al Latin che disse : « Navigare  
è necessario ; non è necessario  
vivere. » A lui sia gloria in tutto il Mare !*

Déjà, au collège de Prato, à quinze ans, il célébrait la mer natale ; et le début de son *Canto novo* est pour elle. Plus tard, un recueil entier porte le titre d'*Odes navales* ; c'est là que sont les fameux quatrains *A un*



*torpilleur dans l'Adriatique*, tant de fois cités depuis la guerre. Puis de nouveaux poèmes, sans compter la tragédie de *la Nave*, chantent encore *il mare amarissimo*.

Ah ! combien je regrette la légende — plus belle que l'histoire — qui faisait naître Gabriele d'Annunzio, un matin de printemps, à bord d'une de ces *paranzelle* dont les voiles d'ocre et de carmin découpent leur triangle sur l'azur de l'eau ou du ciel ! André Geiger, au cours de ses recherches sur l'enfance et la jeunesse du poète, a établi que celui-ci naquit, plus prosaïquement, dans la modeste maison paternelle de Pescara. Mais enfin, comme le grand Celte de Saint-Malo, lui aussi était né « au bruit des vagues », au bruit de ces mêmes vagues qui viennent expirer le long de la voie ferrée. Le manteau du beau temps ne recouvrait alors que des campagnes pacifiques et une mer sans danger.

---

Il n'en est plus de même aujourd'hui et je cherche en vain à l'horizon ces voiles dont j'attendais jadis le retour à chaque crépuscule. Depuis de longs mois, les petites villes de la côte ne s'endorment que d'un sommeil léger, sans cesse troublé par les alertes. Pescara notamment a été bombardée à plusieurs reprises, comme si les Autrichiens voulaient punir la cité natale du poète qu'ils affectent de ne point prendre au sérieux, mais auquel ils ne pardonnent pas son rôle dans les tragiques journées de mai 1915.

Pescara n'est qu'un petit bourg insignifiant, dans un bas-fond, que je ne songerais guère à regarder de la portière, si mille souvenirs ne m'assaillaient aussitôt de toutes parts. Voici la plage où le jeune Gabriele respirait le vent du large. « Ah ! quelle douce ivresse coulent dans mes veines les agrestes odeurs mêlées à l'air salin ! » s'écriait-il au

début de son *Canto novo*. Toujours la mer lui versa son baume fortifiant. « Divine gardienne, écrit-il dans la *Chimère*, elle ondule devant ma porte; elle chante, grave et suave : son chant a une vertu inconnue sur l'homme qui sait l'écouter. »

Voici maintenant Francavilla, où il écrivit plusieurs de ses chefs-d'œuvre, près de l'étrange demeure de son ami le peintre Michetti; le site est superbe, entre la mer étincelante et les collines lumineuses que dominent, à l'arrière, les sommets des Abruzzes, la Maiella et le Gran Sasso. Tout autour, se déroulent les décors du *Triomphe de la Mort*: San Vito, le pays des genêts, l'Ermitage qui s'élevait à mi-côte, sur un plateau, dans un bosquet d'orangers et d'oliviers, en face d'une baie close par deux promontoires. Il me semble que si j'errais un instant dans la campagne, je retrouverais la petite maison,

---

au fronton de laquelle Georges Aurispa avait écrit, dans le crépi frais, avec une pointe de roseau, la devise : *Parva domus, magna quies*. Et là-bas, n'est-ce pas Ortone, la blanche Ortone, pareille à une ville asiatique ? Elle aussi fut récemment bombardée. Gabriele d'Annunzio la représenta, pendant une législature, au parlement italien. Tandis que le train avait un long arrêt en gare, j'ai tiré de mon sac le roman et j'ai relu la magnifique description d'Ortoné embrasée. « La ville en fête illuminait le ciel. Des fusées innombrables, partant d'un point central, se déployaient dans le ciel à la façon d'un large éventail d'or qui, lentement, de bas en haut, se dissolvait en une pluie d'étincelles épar- ses ; et soudain, au milieu de cette pluie, un nouvel éventail se reformait, entier et splendide, pour se dissoudre encore et se reformer encore, tandis que les eaux reflétaient

---

la changeante image. On percevait un crépitement sourd, comme d'une fusillade lointaine, entrecoupé de coups plus graves que suivaient des explosions de bombes...» Jeme suis arrêté, ne sachant plus si je lisais encore le roman ou le récit du dernier bombardement. Ironie des choses ! Au feu d'artifice que regardaient les amants extasiés, ont succédé les lueurs des obus incendiaires. D'innocentes victimes paient la gloire du poète...

1916.



IV

AU PAYS DE BAYART

*A Monsieur Paul Léon,  
Directeur des Monuments historiques.*





## IV

### AU PAYS DE BAYART

A la fin d'une étude sur Stendhal que j'écrivais, en Dauphiné, au moment de la déclaration de guerre, je reprochais à Grenoble son indifférence pour l'écrivain qui l'avait illustrée et dont la renommée ne cesserait de croître à son plus grand profit. « Mais peut-être, ajoutais-je, pense-t-elle aussi que le pays de Bayart n'a nul besoin d'autres titres de gloire. J'achève cet article — où je célébrais en commençant la

---

douceur de juillet — au milieu du fracas des armes, dans l'enthousiasme des troupes qui partent vers la frontière. Et le Dauphiné est légitimement fier que, pour peindre l'attitude noble et résolue de la France entière, le président du conseil n'ait pas trouvé de formule plus belle que celle de son héros : *sans reproche et sans peur.* »

Au cours des quatre années que nous venons de vivre, il semble que la figure de Bayart ait encore grandi. Chaque jour, on rappelle son nom et ses exploits. On reproduit ses traits sur les nouveaux billets de banque. Il est devenu comme le symbole des troupes françaises dont la bravoure, la religion de l'honneur et la générosité — pareilles après quatre siècles — s'opposent toujours à la fourberie et à la barbarie germaniques. Le souhait d'Etienne Dolet s'est réalisé : *O utinam Baiardos Gallia multos !* Il

ne fut rencontrés avec l'ennemi où nos soldats n'aient pu envoyer l'altière réplique du Bon-Chevalier : « Bayart de France ne craint pas roussin d'Allemagne. »

Nous avons un peu jusqu'ici négligé le culte de notre héros. Nous sommes vite oublieux de nos meilleures gloires. Et pour Bayart, comme pour Stendhal, le Dauphiné a fait preuve d'une invraisemblable indifférence. Le château où il naquit n'est plus qu'une ruine ; rien ne subsiste de l'église où il fut enseveli ; quant à son mausolée, il est dû à une initiative particulière, et l'on n'est pas bien sûr qu'il renferme ses restes. Lorsque, de loin en loin, ses compatriotes voulurent célébrer celui que le Loyal Serviteur nomme « le parangon d'honneur du Dauphiné », leur zèle intermittent lui fut tout aussi redoutable. Les monuments qu'ils lui élevèrent sont parmi les plus laids qui

---

soient. Si l'on peut ignorer la statuette grotesque qui se dresse à Pontcharra, sur le pont du Bréda, comment visiter Grenoble sans se heurter à l'affreux « dessus de pendule » qui déshonore la place Saint-André et gâte, de sa silhouette tourmentée, la jolie façade du palais de justice ? Stendhal, toujours en avance sur son siècle, en avait déjà senti le ridicule. « Au milieu de la place Saint-André, écrit-il dans les *Mémoires d'un touriste*, on voit la statue colossale en bronze d'un acteur de mélodrame qui baise une croix avec une emphase puérile. Qui pourrait deviner que cet être gourmé usurpe le nom révérend du plus naturel et du plus simple des hommes ? »

Aussi, ai-je voulu évoquer le souvenir de Bayart aux lieux mêmes où il vécut sa jeunesse et où il dort son dernier sommeil. Mais, avant d'accomplir ces pèlerinages,

---

j'ai tenu à relire la biographie que nous a laissée la piété d'un contemporain, sous le titre de *La très joyeuse, plaisante et récréative histoire du gentil seigneur de Bayart*, composée par le Loyal Serviteur. L'auteur, Jacques de Mailles, fut compagnon d'armes et secrétaire de Bayart; on le retrouve, quelques années après la mort de son maître, notaire dans les environs de Grenoble; il dresse en cette qualité le contrat de mariage de la fille naturelle de Bayart avec le sire de Bocsozel.

Parmi les si nombreux mémoires qui, au cours des siècles, ont enrichi la littérature française, celui du Loyal Serviteur est l'un des plus précieux. Il joint l'intérêt passionnant d'un roman d'aventures à l'exactitude d'un document historique. La physionomie de Bayart est dessinée d'un trait net par un biographe dont la seule prétention est d'être

véridique. Certes, celui-ci aime profondément le héros auprès duquel il a vécu et qu'il est fier d'avoir servi. Il était de ces soldats qui, au cri de *Fête-Dieu Bayart!* se battaient comme des lions. Mais on sent que rien n'est arrangé pour les besoins de la cause, et tout ce que nous savons sur Bayart confirme son récit. S'il y règne une constante santé physique et morale, une sincérité virile et salubre, c'est que le modèle fut le plus naturel et le plus simple des hommes. Si le serviteur est loyal, c'est qu'il n'est qu'un reflet du maître qui fut toujours la loyauté même.

Bayart représente le type parfait du soldat qui ne sait que se battre. Mauvais courtisan, il gagnait des batailles plus facilement que des grades. Ah! non certes, il ne songeait guère à faire une carrière, celui qui, après trente années de combats et de



victoires, n'était que lieutenant-général du Dauphiné et capitaine de cent lances fournies. On connaît sa réponse au pape Jules II qui lui offrait la charge enviée de général des troupes de l'Église : « Je remercie très humblement Votre Sainteté, mais je ne servirai jamais que deux maîtres, Dieu au ciel et sur terre le roi de France. » Sa modestie était proverbiale ; au dire du Loyal Serviteur, « un compliment lui faisait plus de peur que dix coups d'épée ». Bayart ne fuyait que devant les louanges.

Il ne faut donc point s'étonner que ce grand homme de guerre n'ait jamais commandé en chef. Son origine relativement humble, les intrigues de ses rivaux, la franchise un peu rude de son langage, son insouciance des vains titres le laissèrent au second rang. Mais que lui importait ? Ainsi que le déclare Brantôme, dont le père avait

---

servi sous ses ordres, il était néanmoins le premier, puisque nul chef ne voulant faire campagne sans lui, « s'il ne commandait pas à l'armée, il commandait au général ». Sa gloire n'est que plus pure de ne rien devoir qu'à lui-même. Sa renommée tient exclusivement à ses qualités personnelles, à sa bravoure, à son humeur primesautière, à son désintéressement, à sa franchise, à sa courtoisie envers les femmes, à sa générosité pour les malheureux : nul jamais ne représenta mieux l'esprit chevaleresque de la France ; parmi tous nos héros, c'est le héros le plus français.

François I<sup>er</sup> avait le culte du Bon-Chevalier qu'il regretta souvent, aux heures difficiles, s'écriant : « Hé ! capitaine Bayart, que vous me faites grand'faute ! » Si des raisons de politique ou de cour l'empêchèrent de le mettre à la tête de ses troupes,

---

il lui rendit des hommages qui, plus qu'aucun titre, durent flatter le juste orgueil de Bayart. Après Mézières, il lui accorda le collier de Saint-Michel, le même que reçut Blaise de Montluc après le siège de Sienne. Auparavant, François I<sup>er</sup> lui avait fait un honneur beaucoup plus grand encore lorsque, le soir de Marignan, bien que le connétable de Bourbon, les ducs de Savoie et de Lorraine, le maréchal de la Trémoille et tant d'autres fussent à ses côtés, il voulut que Bayart seul le fit chevalier. Qui ne se rappelle cette scène, l'une des plus délicieuses de notre histoire ? Bayart ému se récuse ; le roi insiste, exige. Alors Bayart frappe de son épée les épaules du roi agenouillé et prononce la formule sacramentelle. Puis, faisant un bond en arrière, il embrasse son épée et l'apostrophe avant de la remettre au fourreau. Comme tout cela sonne clair,

à la française ! Ce monde est jeune et la joie s'y traduit en gestes d'enfants. Aucun souci de protocole. Devant le roi, Bayart saute et plaisante. Pendant ces divines années de la Renaissance, les personnalités se manifestent librement ; on ignore encore la pompe et la dignité que Louis XIV imposera.

Ce qui m'a justement le plus séduit, à relire les récits du Loyal Serviteur, c'est cette jeunesse et cette gaieté qui débordent de tant de pages. Bayart était toujours de belle humeur ; ses bons mots amusaient ou enflammaient ses soldats. De tels hommes vivaient heureux, parce que le devoir leur était simple. La route s'ouvrait droite devant eux. « Dieu et le roi » résumaient toute leur foi, tout leur idéal, toutes leurs préoccupations, toutes leurs raisons de vivre et de mourir. Aussi la psychologie d'un Bayart n'est-elle

point très compliquée. A fréquenter un peu avec lui, il devient vite familier.

\*  
\* \*

De Pontcharra, un chemin contourne la colline et monte au château d'où s'envola le jeune aigle. Les bâtiments occupaient le sommet d'un monticule qui domine toute la plaine de Grenoble à Chambéry. En s'élevant, on aperçoit, entre les noyers qui ombragent la route, la vallée de l'Isère, les champs de blé et d'avoine ondulant au soleil, les prés d'un vert cru, les maisons des bourgs. Puis, à un détour, le chemin devient un simple sentier entre des vignes qui, du temps de Bayart déjà, donnaient un excellent muscat. Je ne sais plus où j'ai lu cette définition du héros par un de ses soldats : « un brave homme et qui a du bon vin ».

---

Au bout d'une longue allée que bordent de vieilles treilles, se dressent les deux tours-poivrières qui encadraient jadis le portail d'entrée du château. Elles étaient d'un bien joli effet, comme on en peut juger par un dessin d'Alexandre Dumas, daté du 20 septembre 1833, qui est conservé au musée de Grenoble. Mais, depuis, je ne sais quel propriétaire eut l'idée de construire au-dessus de la porte un bâtiment qui réunit les deux tours; l'élégante silhouette a fait place aux lignes banales d'une maison moderne. Tout le château, d'ailleurs, a subi les outrages des hommes plus encore que du temps. Il n'en subsiste que des fragments informes, des restes de tourelles, des pans de murs déchiquetés. Seul, un petit bâtiment carré a gardé ses fenêtres Renaissance à doubles et triples meneaux. Une vigne vierge recouvre la muraille, entourant les larges

baies. Des sapins, des arbustes, quelques rosiers encadrent le corps de logis qui se détache sur le bleu du ciel et le vert de la montagne. C'est le seul coin où l'on peut encore évoquer le passé et d'où se dégage quelque poésie. Mais hélas ! en quel état se trouve l'intérieur du bâtiment ! Ce n'est plus qu'une grange misérable dont les vieux plafonds à la française, démolis et troués, pendent lamentablement au milieu des tas de paille et des toiles d'araignée. C'est là pourtant que vint au monde l'une des plus pures gloires françaises. Comment tolérons-nous ce sacrilège ? Chaque année, le mal s'aggrave. Quand Daudet vit ces ruines, il y a une quarantaine d'années, elles étaient moins abîmées. Il arriva par une splendide journée de juillet, le long d'un chemin tout fleuri de genêts dont les graines éclatant à la chaleur faisaient un pétilllement continu,



« comme si le sol même grésillait tout en feu ». Il médita les chapitres de *Numa Roumestan* dans les jardins, « à la place même où l'ombre de la grosse tour s'allongeait majestueuse et frêle, comme le fantôme du vieux castel évanoui ». Un gardien lui montra l'oratoire du Bon-Chevalier et la salle où il naquit; il y avait encore, dans un angle, un lit de paysan à baldaquin et rideaux de perse. Aujourd'hui, il n'aurait plus l'idée de placer dans cette pièce sordide les scènes délicieuses — quoiqu'un peu irrévérencieuses — où, pendant un orage, le ministre de l'Instruction publique, interrompant l'élaboration de son discours à la jeunesse, rejoint Alice Bachellery dans la chambre de Bayart...

Avant Daudet, et quelques années après Dumas, Stendhal avait aussi fait le pèlerinage, mais avec plus de *respect*, c'est le mot

---

même qu'il emploie dans les *Mémoires d'un touriste*. « Au retour, par la rive gauche, entre Goncelin et Pontcharra, je suis monté avec respect sur un coteau assez élevé qui tient à la montagne : là sont les ruines du château Bayart. Ici naquit Pierre du Terrail, cet homme si simple, qui, comme le marquis de Posa de Schiller, semble appartenir, par l'élévation et la sérénité de l'âme, à un siècle plus avancé que celui où il vécut. La vue que l'on a des ruines du château de son père est admirable. »

Le mot n'est pas trop fort. Le cadre — que les hommes ne pourront détruire — est grandiose. Au nord, les sombres Bauges et les premières Alpes de Savoie; on devine Chambéry et le lac du Bourget dans la dépression qui va des contreforts du Granier aux pentes du Nivolet. A l'est, la montagne de Bramefarine, derrière laquelle est Alle-

---

vard, dresse au-dessus du château ses pentes boisées, que les verts alternés des sapins et des châtaigniers couvrent d'un vêtement bigarré. Au sud, s'étend la plaine du Grésivaudan, entre les chaînes de Belledonne et les monts de la Chartreuse, jusqu'au massif du Vercors qui ferme l'horizon ; on peut suivre le cours de l'Isère serpentant parmi les fuseaux des peupliers. Mais ce qui donne à ce site son vrai caractère, c'est, au couchant, la muraille de rochers que termine la falaise trapue du Granier, bastion d'une forteresse aux formidables à-pics. Voilà bien le cadre qui convenait à des guerriers, à la race de ces Terrail dont on aurait pu dire, comme des Baglioni de Pérouse, qu'ils naissaient avec l'épée au côté. Cette famille, où les successions s'ouvraient sur les champs de bataille, était l'une des plus valeureuses parmi la noblesse dauphinoise que le Loyal

Serviteur appelle « l'écarlate des gentilshommes de France ». Elle avait droit à une place d'honneur, même en cette province où, suivant Michelet, « c'est de père en fils un invariable usage que de se faire tuer pour le pays ». Le trisaïeul de Bayart était mort à Poitiers; le bisaïeul, à Azincourt; l'aïeul à Montlhéry. Son père, blessé à Guinegatte, traîna une existence impotente dans ce château de Pontcharra, où naquit celui qui devait dépasser tous les Terrail et leur assurer une gloire impérissable.

Dans ses *Voyages pittoresques*, Taylor déclare que trois figures dominant l'histoire guerrière du Dauphiné : Bayart, le baron des Adrets et le connétable de Lesdiguières, « Il semble qu'il y ait dans ces trois caractères comme un reflet de la nature du sol qui les a produits et qu'ils ont illustré, quelque chose d'ardent comme le soleil qui

---

les a vus naître, quelque chose d'âpre et de fort comme les sombres rochers et les montagnes couvertes de noirs sapins, à l'ombre desquels ils ont été élevés. »

La recherche de l'influence des lieux sur la formation des caractères a souvent quelque chose d'artificiel. Il est certain pourtant qu'un paysage alpestre — qui convient si peu, comme je l'ai noté, aux poètes ou aux peintres — est un puissant excitateur d'énergie et d'audace. Les montagnards sont presque toujours volontaires, très précis dans leurs idées, résolus dans l'action, courageux devant le danger. Si M. Henry Bordeaux, qui fit avant moi ce pèlerinage, exagère un peu quand il prétend que le château où naquit Bayart est à lui seul toute « une biographie militaire », il a raison de noter l'importance que dut avoir sur l'esprit de l'enfant la vue constante du Granier. « Cette montagne,

---

avec ses à-pics, son énormité, sa forme de bête couchée qui se redresse et le ton de ses pierres qui, au couchant, s'embrasent ou, mieux, s'ensanglantent, a de quoi surexciter une jeune imagination. On dirait qu'une armée de sapins l'assiège et s'arrête brusquement, vaincue par le rocher. Menaçante et formidable, elle provoque, comme un Goliath, les petits Davids. Elle oblige à lever la tête, elle agite les cervelles et leur suscite des pensées de colère, d'alpinisme et d'héroïsme. Le soir, tout enflammée, chargée de souvenirs de sorcellerie, elle exalte l'esprit comme une pièce d'étoffe rouge un taureau. »

C'est ici que vécut Bayart, jusqu'au jour où il partit pour la cour du duc de Savoie. Cela seul n'aurait-il pas dû faire conserver et respecter la demeure ? En 1849, quelques personnes du pays eurent l'idée de sauver

---

le peu qui restait du château en demandant son classement sur la liste des monuments historiques. J'ai vu la réponse de Mérimée : « Si mes souvenirs ne me trompent pas, se borne-t-il à dire, c'est une ruine informe sans nul intérêt au point de vue de l'art. » Une dizaine d'années après, à une seconde demande, il répond de même, toujours sec et dédaigneux : « L'administration n'a pas à intervenir dans cette affaire. Il n'y a plus de *monument* et elle ne peut acheter des prés et des vignes qui ont appartenu au chevalier Bayart. » Il a fallu que la guerre actuelle rendit toute son auréole au héros, pour qu'une nouvelle proposition de classement fût accueillie par l'Administration des Beaux-Arts. La commission des monuments historiques qui, d'ailleurs, depuis quelques années, a élargi ses horizons et s'applique à sauver non seulement les chefs-d'œuvre



de notre art, mais les plus glorieux vestiges de notre histoire, donna un avis favorable. Le 28 janvier 1915, quatre siècles après la mort du Bon-Chevalier, les restes de son château étaient classés. Formons le souhait que le département ou un comité local acquière ces vestiges, les restaure aussi fidèlement que possible et y rassemble tous les souvenirs de Bayart, afin que nous puissions nous y rendre en pèlerinage, comme nous allons honorer Jeanne d'Arc dans sa maison de Domrémy.

\*  
\* \*

En partant du château, le dernier vœu exprimé par Bayart fut que son père entendît parler de lui avant de mourir. Epaminondas avait eu un mot aussi touchant au soir de la rude bataille de Leuctres : « Ce

qui comble ma joie, s'était-il écrié, c'est que mon père vit encore et qu'il pourra jouir de ma gloire. » Malheureusement, quand le Bon-Chevalier, après sa première campagne d'Italie et ses exploits de Fornoue, revint à Pontcharra, il n'y trouva plus que sa mère; Aymon Terrail, mort en 1494, n'avait pu connaître les prouesses de son fils.

Bayart garda le culte de sa province où il revint chaque fois qu'il en eut le loisir. Quand les Français durent évacuer l'Italie, après cette journée de Ravenne où le beau Gaston de Foix se fit tuer si bravement et si inutilement, Bayart, blessé à Pavie, se rendit à Grenoble; son oncle Laurent Alleman le logea à l'évêché. Le Loyal Serviteur nous raconte naïvement le succès de son maître dans la ville et la province, auprès des femmes surtout. C'est là que se place l'épisode, un peu risqué, mais si ho-

norable pour Bayart, que suppriment souvent les éditeurs du récit.

Dès que François I<sup>er</sup> monta sur le trône, il nomma Bayart lieutenant-général du Dauphiné. Celui-ci conserva jusqu'à sa mort cette charge dont il remplit les devoirs avec un zèle et un désintéressement méritoires. Mais il fut un fonctionnaire intermittent. Aussitôt que le roi partait en campagne ou se trouvait dans une situation critique, il réclamait Bayart qui, d'ailleurs, avait dû mettre à l'acceptation d'un poste aussi tranquille la condition de pouvoir le quitter à chaque occasion de se battre. L'année même de son avènement, François I<sup>er</sup> l'emmène en Italie. Quand les Impériaux menacent la France, c'est à lui que le roi fait appel pour sauver Mézières. A peine revient-il en triomphateur, qu'il lui faut repasser les Alpes et assurer la retraite

---

de nos troupes battues à la Bicoque. De retour en Dauphiné, il s'y conduit admirablement pendant la peste qui ravage la province. Mais, comme on se bat sans lui en Flandre et en Picardie, il écrit aussitôt au roi pour se plaindre de l'oisiveté où il le laisse. François I<sup>er</sup> lui répond que « l'homme d'armes fait chevalier de la main de Bayart garde la mémoire de Marignan et n'attend qu'une occasion pour acquitter sa dette de reconnaissance »; et il l'envoie de nouveau en Italie, à l'avant-garde des troupes qui doivent reconquérir le Milanais. Cette fois, Bayart part à la tête de la compagnie que le roi lui avait octroyée, et dont les plus illustres de ses compatriotes avaient tenu à faire partie : la liste de ses hommes d'armes et de ses archers se confondait, peut-on dire, avec l'armorial du Dauphiné. Mais il ne devait point la commander longtemps.

Sur les bords de la Sesia, une pierre lancée par une arquebuse le frappa dans les reins et lui brisa l'épine dorsale. Il prit son épée par la poignée, comme une croix, et la baisa en répétant les paroles du psalmiste : *Miserere mei...* Après quoi, il se fit descendre de cheval et placer contre un arbre. C'est alors, pendant quelques heures d'agonie, qu'il prononça tant de paroles d'une si magnifique sérénité. Il expira le 30 avril 1524, vers la fin de l'après-midi. Les brumes qui traînent, le soir, sur la plaine lombarde, tissaient autour de lui un suaire argenté.

\*  
\* \*

Avant de mourir, s'étant confessé, en paix avec Dieu comme avec les hommes, il songea une dernière fois à son pays natal, à son enfance sous les noyers de Pont-

---

charra, au vieux manoir qu'il avait quitté si joyeusement. Il revit son père infirme, sa mère en pleurs lui donnant le baiser d'adieu sous le porche, entre les deux tours-poivrières, dont la jolie silhouette, au détour du chemin, lui faisait battre le cœur à chaque retour... Et, tout ému par ces souvenirs d'enfance, qui, d'un suprême éclair, illuminent les sombres avenues de la mort, il demanda qu'on l'ensevelît auprès de ses parents, dans le petit cimetière de son village. Que n'a-t-on respecté le vœu du mourant et creusé la tombe près du berceau ? Mais sa famille, ses amis, les autorités du pays jugèrent que cette sépulture campagnarde n'était pas digne de lui et que le lieutenant-général du Dauphiné devait être inhumé au chef-lieu de la province. Toutefois, pour moins l'isoler des siens, on lui choisit comme sépulture le couvent des Mi-

nimes de la Plaine, fondé, aux portes de Grenoble, par son oncle, l'évêque Alleman.

Les obsèques eurent lieu en grande pompe. Mais, presque aussitôt enterré, Bayart fut oublié. Une simple pierre ferma le caveau; on n'y grava même pas au trait le nom et la figure du défunt. Les visiteurs de passage à Grenoble s'étonnèrent souvent d'un tel abandon. Des épigrammes raillèrent cette indifférence. Le président Expilly essaya d'éveiller le zèle de ses compatriotes :

Au pied de cet autel, la cendre ensevelie  
Du valeureux Bayart gît sans titre et sans nom;  
Nul marbre relevé, digne de son renom,  
Aux passants curieux ses gestes ne publie.

Bayart qui fit trembler l'Espagne et l'Italie,  
Qui de son Dauphiné fut le lustre et l'orgueil,  
N'obtiendra donc jamais l'ornement d'un cercueil?  
Donc ainsi passera sa mémoire abolie?

Peut-être ces vers décidèrent-ils, au milieu du xvii<sup>e</sup> siècle, le gentilhomme dauphinois



Scipion de Polloud à élever, de ses deniers, dans l'église des Minimes, un petit mausolée composé d'un buste en marbre et d'une épitaphe latine.

Cent ans encore s'écourent. Qui pense à Bayart pendant les folies de la Régence et du règne de Louis XV? Qui donc y pense tandis que s'amasse la tempête révolutionnaire? Quand celle-ci éclate, le couvent des Minimes est vendu comme bien national. Un fonctionnaire local a fort heureusement l'idée d'excepter de la vente le mausolée de Bayart, que l'on transporte d'abord au Musée, puis dans l'église Saint-André, à l'emplacement qu'il occupe encore aujourd'hui. Quant au Bon-Chevalier lui-même, nul ne songe à sauver ses restes, et sa gloire s'efface de plus en plus dans l'éblouissement de l'épopée impériale. Elle ne renaîtra que sous la Restauration, lorsque le gouverne-

ment sentira le besoin de réagir contre les excès des bonapartistes qui ne cessent d'attaquer le nouveau régime et de railler ses jeunes troupes. Pour réchauffer le zèle royaliste en Dauphiné, où Napoléon a toujours eu de chauds partisans et où l'on garde le souvenir de son passage triomphal au retour de l'île d'Elbe, le préfet de l'Isère lance le projet d'une statue à Grenoble et organise, à l'occasion de l'anniversaire du roi, le transfert solennel des cendres de Bayart dans l'église Saint-André. Une commission se rend aux Minimes; elle fait creuser le sol à l'emplacement qu'indiquent la tradition et des documents un peu vagues; on y trouve un cercueil et des ossements qu'elle estime être ceux de Bayart; un procès-verbal est signé qui permet à la fête de se dérouler.

Mais à peine les lampions sont-ils éteints que des doutes naissent. Est-ce bien Bayart

---

que l'on a exhumé ? Je ne veux ni ne saurais prendre parti dans les polémiques qui divisèrent plusieurs fois les Grenoblois au cours du siècle dernier. De part et d'autre, les arguments ne manquent pas. Quelle que soit la force de ceux que présentent les défenseurs de la thèse officielle, je me résous difficilement à croire que l'on ait enterré Bayart — qui fut enseveli au dire des chroniqueurs avec des honneurs presque royaux — dans un unique et simple cercueil de bois et sans ses insignes de chevalerie. Et vraiment, puisqu'il y a doute, que ne fait-on pour Bayart ce que l'on fait, à tant de frais, pour le moindre monarque égyptien ou chaldéen ? Comment un comité ne prend-il pas l'initiative de fouilles qui résoudre la question ? On raille volontiers les sociétés provinciales qui, sous des noms plus ou moins ambitieux, s'occupent

---

d'histoire et de science locales. On a tort, car la besogne qu'elles accomplissent, ingrate et sans gloire, est souvent des plus utiles; elles comptent presque toujours parmi leurs membres des chercheurs sérieux et de véritables érudits. Leur défaut est de consacrer trop volontiers leurs travaux à d'obscurs compatriotes et de négliger leurs vrais grands hommes, ou tout au moins de les étudier dans un esprit un peu étroit, pas assez dégagé des préoccupations politiques et des rancunes personnelles. Mais sur Bayart *l'union sacrée* est facile. Puisqu'il y a une *Académie delphinale*, qu'elle reprenne et élucide définitivement la question des restes du Bon-Chevalier. Le pays de Bayart doit bien cela à son plus illustre enfant.

La chose serait d'ailleurs aisée. On connaît suffisamment la topographie des Minimes pour n'avoir aucune hésitation au sujet

des endroits à fouiller. Je m'en suis rendu compte sur place. C'est dans la banlieue de Grenoble, sur le territoire de la commune de Saint-Martin d'Hères, entre la voie ferrée et les bâtiments du Bon-Pasteur, que sont les ruines du couvent, aujourd'hui propriété privée. Le cloître n'est plus qu'une cour de ferme ; malgré les mutilations et l'exhaussement du sol qui enfouit à moitié les colonnes, il est assez facile d'imaginer les lieux tels qu'ils étaient jadis. Plus rien ne subsiste de l'église. Certes, elle était de dimensions restreintes. N'importe ! Là se dressaient des murs, des piliers, une nef, des chapelles où l'on disait la messe il n'y a pas beaucoup plus d'un siècle. Tout cela est nivelé aujourd'hui. L'herbe croît uniformément sur l'ancien terrain sacré.

Dans le mur qui séparait l'église du cloître, on retrouve les passages qui les fai-

---

saient communiquer. Voici, à moitié enterrée, la porte de la sacristie, au-dessus de laquelle Scipion de Polloud éleva son monument. Un sureau en fleurs, poussé au pied de la muraille, dissimule la place où s'adossa, pendant deux siècles, le mausolée du Bon-Chevalier. Ce n'est pas loin d'ici que doivent être les restes mortels de Bayart, s'ils sont encore sous ce gazon...

1918.





V

L'ITALIE DE FLAUBERT



## V

### L'ITALIE DE FLAUBERT

En 1842, navré d'être à Paris et d'y suivre des cours de droit, Gustave Flaubert s'écrie, dans une lettre à sa sœur : « L'Univers est grand et le voyageur en est le vrai roi. Que ne suis-je voyageur ? » Beaucoup plus tard, à son retour d'Orient, il écrira, de Rome, à son ami Ernest Chevalier : « De toutes les débauches possibles, le voyage est la plus grande que je sache ; c'est celle-là qu'on a inventée quand on a été fatigué des autres. »

Flaubert était pourtant, de sa nature, fort casanier; mais son tempérament ne cessa d'être en lutte avec les désirs d'évasion qui hantèrent toujours l'écrivain. Cette dualité de sentiments n'est-elle pas, d'ailleurs, l'essence même du génie de ce Normand sanguin qui semblait né pour l'action et usa sa vie à limer des phrases, de ce chimérique passionné qui occupa une partie de ses journées et de ses nuits à noter les plus insignifiants détails des mœurs bourgeoises qu'il abhorrait?

Avec les rêves de voyage, le romantique s'excitait et s'exaltait. Dans les pages récemment publiées qui complètent *Par les champs et par les grèves*, il écrit: « A d'autres temps, pour plus tard, les grands voyages à travers le monde, au dos des chameaux sur des selles turques, ou sous le tendelet des éléphants; à d'autres temps, si jamais ça m'arrive, le

grelot des mules andalouses, les pérégrinations rêveuses dans la Maremme, et les mélancolies de l'histoire, surgissant, avec les vapeurs du crépuscule, du fond de ces horizons où se sont passées les choses que l'on rêve dans les vieux livres. » Dans une lettre de jeunesse, il se compare aux barbares quittant leurs pays brumeux pour aller vers le Sud. « Ils ont aimé le soleil, tous les barbares qui sont venus mourir en Italie ; ils avaient une aspiration frénétique vers la lumière, vers le ciel bleu, vers quelque existence chaude ; ils rêvaient des jours heureux pleins d'amour, juteux pour leur cœur comme la treille mûre que l'on presse avec les mains. J'ai toujours eu pour eux une sympathie tendre comme pour des ancêtres. »

Certes, il y a là beaucoup de littérature, de souvenirs livresques et une sorte d'auto-

---

suggestion romantique ; mais Flaubert avait vraiment la nostalgie des horizons lumineux du Midi et de l'Orient où son amour de la couleur trouvait une intime et violente satisfaction. Parmi nos écrivains, l'auteur de *Salammbô* est un de nos meilleurs paysagistes. Ses descriptions sont, comme le dit Faguet, des « hallucinations précises », d'une réalité absolue et d'un puissant relief. Elles sont faites avec ses notes de voyage laborieusement mises au point. Leur lyrisme est toujours modéré par le souci du détail exact et de la vérité.

Le plus curieux est que ce paysagiste n'aima guère la nature pour elle-même. Je sais bien qu'il a écrit, dans la *Tentation de saint Antoine*, une phrase célèbre : « Il y a des endroits de la terre si beaux qu'on a envie de les serrer contre son cœur. » Mais ces endroits si beaux, ce sont surtout pour

lui les paysages où se déroulèrent les événements historiques. Dès le collège, la passion de l'histoire possédait sa jeune imagination ; il avait la hantise des civilisations et des peuples disparus. Il pensait comme Stendhal, dans les *Mémoires d'un touriste* : « L'intérêt du paysage ne suffit pas ; à la longue, il faut un intérêt moral ou historique. » Au cours d'une lettre adressée à son ami Le Poittevin, il semble être d'un autre avis : « Tu me dis que tu deviens de plus en plus amoureux de la nature ; moi, j'en deviens effréné. » Mais la suite explique qu'il ne songe guère alors aux paysages ; ce n'est qu'une profession de foi de l'écrivain réaliste s'appliquant à voir les choses et les êtres tels qu'ils sont ; et il décrit aussitôt, comme exemple, trois idiots difformes et repoussantes qui, un jour, lui envoyèrent des baisers. Il est d'ailleurs facile de trou-



ver dans son œuvre d'autres citations qui ne sauraient laisser aucun doute sur sa manière de sentir. Tandis qu'il fait en bateau la magnifique descente du Rhône, il lit Horace, et, au lieu d'admirer le mouvant panorama, il note sur son carnet de voyage : « Ne faut-il pas avoir l'âme vide pour chercher à regarder la nature avec plaisir? » A sa jeune nièce Caroline, il écrit : « Le temps est superbe et tous les arbres sont en fleur. N'importe, moi, qui *déteste la nature* (c'est lui qui souligne), je préférerais une longue station devant la Madeleine du Giorgione. » A George Sand, il raconte l'ennui insurmontable qu'il éprouve à parcourir la Suisse : « J'y suis venu par obéissance, parce qu'on me l'a ordonné, pour me dérourgir la face et me calmer les nerfs. Je doute que le remède soit efficace ; en tout cas, il m'aura été mortellement ennuyeux. Je ne suis pas l'homme

---

de la nature et je ne comprends rien aux pays qui n'ont pas d'histoire. Je donnerais tous les glaciers pour le musée du Vatican. C'est là qu'on rêve. » George Sand s'indigne et répond : « Tu ne veux pas être l'homme de la nature, tant pis pour toi ! La nature seule sait parler à l'intelligence une langue impérissable, toujours la même, parce qu'elle ne sort pas du vrai éternel, du beau absolu. Le difficile, quand on voyage, c'est de trouver la nature, parce que partout l'homme l'a arrangée et presque partout gâtée. »

Mais, précisément, ce sont les traces de l'homme que Flaubert recherche à travers le monde. S'il admire le Rhône, c'est d'être « le fleuve d'Annibal et de Marius », c'est d'avoir « quelque chose d'antique et de barbare ». La première fois qu'il voit la Méditerranée, il déclare l'aimer parce qu'elle a « quelque chose de grave et de tendre qui

fait penser à la Grèce, quelque chose d'immense et de voluptueux qui fait penser à l'Orient », et parce que « c'est l'eau de la même mer avec le même bruit qui murmurerait à la proue de la galère de Cléopâtre ou de Néron ». Il est touché jusqu'au plus profond de l'être, écrit-il à son ami Le Poittevin, quand il songe « aux carènes romaines qui fendaient les vagues immobiles et éternellement ondulantes de cette mer toujours jeune ».

Aussi sent-il mieux l'art antique que le moderne. Lui qui s'enthousiasme pour les monuments romains du midi de la France, dès son premier voyage de bachelier et cinq ans après au cours du voyage en famille, il note tranquillement sur son carnet de route : « Aix, rien. » Il porte, dit-il, l'amour de l'antiquité jusque dans les entrailles. « Quelquefois, quand le soleil se couche, je songe que

j'arrive tout à coup à Arles, le crépuscule illumine le cirque... » Ce qui le passionne surtout dans l'antiquité, c'est le côté théâtral, les arènes, les gladiateurs, les somptueux spectacles de la décadence romaine. « As-tu pensé quelquefois, écrit-il à Maxime Ducamp, à un soir de triomphe, quand les légions rentraient, que les parfums brûlaient autour du char du triomphateur et que les rois captifs marchaient derrière? Et le cirque! C'est là qu'il faut vivre, vois-tu, on n'a d'air que là et on a de l'air poétique à pleine poitrine, comme sur une haute montagne, si bien que le cœur vous en bat! Ah! quelque jour je m'en donnerai une saoulée avec la Sicile et la Grèce! » A Louise Colet, il exprime les mêmes regrets : « Que ne vivais-je du temps de Néron! Comme j'aurais causé avec les rhéteurs grecs! Comme j'aurais voyagé dans les grands chariots sur

---

les voies romaines et couché le soir dans les hôtelleries, avec les prêtres de Cybèle vagabondant ! Que n'ai-je vécu surtout au temps de Périclès pour souper avec Aspasia couronnée de violettes et chantant des vers entre des murs de marbre blanc ! Ah ! c'est fini tout cela, ce rêve-là ne reviendra plus. J'ai vécu partout par là, moi, sans doute de quelque existence antérieure. Je suis sûr d'avoir été, sous l'empire romain, directeur de quelque troupe de comédiens ambulants, un de ces drôles qui allaient en Sicile acheter des femmes pour en faire des comédiennes et qui étaient tout ensemble professeurs, proxénètes et artistes : ce sont de belles balles dans les comédies de Plaute que ces gredins-là et en les lisant il me revient comme des souvenirs. As-tu éprouvé cela quelquefois, le frisson historique ? »

Des mêmes sources profondes lui vient

l'amour des ruines, sur lesquelles son imagination se plaît à reconstruire les monuments dans leur antique splendeur. Il y prend un plaisir particulier qu'il expose non sans un peu de cette outrance et de ce mauvais goût romantiques qu'on trouve parfois dans ses lettres. « J'aime surtout, dit-il, la végétation qui pousse dans les ruines : cet envahissement de la nature qui arrive tout de suite sur l'œuvre de l'homme quand sa main n'est plus là pour la défendre me réjouit d'une joie profonde et large. La vie vient se replacer sur la mort ; elle fait pousser l'herbe dans les crânes pétrifiés, et sur la pierre où l'un de nous a sculpté son rêve, réapparaît l'Eternité du Principe dans chaque floraison de ravenelles jaunes. Il m'est doux de songer que je servirai un jour à faire croître des tulipes. Qui sait ! L'arbre au pied duquel on me mettra donnera peut-être d'excellents

---

fruits ; je serai peut-être un engrais superbe, un guano supérieur. »

Désirs de lumière et de soleil, goût de la couleur et du pittoresque, recherche des sensations neuves et violentes, tout attirait Flaubert vers le Midi et l'Orient. Si l'Asie et l'Afrique furent, à ce point de vue, ainsi que l'a établi M. Louis Bertrand, « le fait capital de son existence », voyons quelle place tient l'Italie dans la vie et l'œuvre de l'écrivain.

\*  
\* \*

En 1840, pour récompenser le jeune Flaubert d'avoir réussi à son baccalauréat, le docteur Cloquet l'emmena dans le midi de la France, aux Pyrénées, en Provence et en Corse. Ce qui semble l'avoir alors le plus frappé, ce sont, d'abord, comme je l'ai dit,



les monuments romains, ceux de Nîmes et d'Arles, puis surtout la Méditerranée. Dans la brume normande, il ne cesse de la regretter. « Qui me rendra, écrit-il à Ernest Chevalier, les rives de la Méditerranée, car sur ses bords le cœur s'ouvre, le myrte embaume, le flot murmure. Vive le soleil, vivent les orangers, les palmiers, les lotus, les nacelles avec des banderoles, les pavillons frais pavés de marbre où les lambris exhalent l'amour ! »

C'est pendant le voyage en Corse, sur le plateau du Prato, qu'il aperçoit pour la première fois l'Italie. « Et là, en face, au fond de cette mer bleue où les rayons de soleil tracent sur les flots de grandes lignes qui scintillent, c'est la Romagne (*sic*), c'est l'Italie ! Nous étions descendus de nos chevaux et nous les avons laissés aller brouter l'herbe courte qui pousse entre le granit. Nous nous

sommes avancés pour contempler plus à notre aise... On ne saurait exprimer ce qui se passe en vous à de pareils spectacles ; je suis resté une demi-heure sans remuer, et regardant comme un idiot la grande ligne blanche qui s'étendait à l'horizon. » Au moment du départ, il fait le rêve de parcourir bientôt la terre latine : « J'irai à Venise, à Rome, à Naples, dans la baie de Baïa, puisque je relis maintenant Tacite et que je vais apprendre Properce. »

Il devait attendre cinq ans avant de revoir la Méditerranée et de prendre contact avec l'Italie. Au mois d'avril 1845, sa sœur se maria, et toute la famille — père, mère, beau-frère et sœur — firent, avec lui, le voyage de noce. Ce ne fut point, hélas ! pour la joie de Flaubert qui ne comprenait guère cette façon de visiter un pays. Il exhale sa rancœur contre les siens, avec, semble-

t-il, quelque injustice. Il écrit à Le Poittevin : « Par tout ce que tu as de plus sacré, par le vrai et par le grand, cher et tendre Alfred, ne voyage avec personne ! avec personne ! Je voulais voir Aigues-Mortes et je n'ai pas vu Aigues-Mortes, la Sainte-Baume et la grotte où Madeleine a pleuré, le champ de bataille de Marius, etc. Je n'ai rien vu de tout cela parce que je n'étais pas seul, je n'étais pas libre. Voilà donc deux fois que je vois la Méditerranée en épicier ! » Et, quelques jours après, il déclare avoir vécu des heures d'horrible angoisse, parce que son père avait eu la pensée de pousser jusqu'à Naples, au lieu de revenir tout de suite par la Suisse. « Comprends-tu quelle a été ma peur, en vois-tu le sens ? Le voyage que j'ai fait jusqu'ici, excellent sous le rapport matériel, a été trop brute sous le rapport poétique pour désirer le prolonger plus loin.

---

J'aurais eu à Naples une sensation trop exquise pour que la pensée de la voir gâter de mille façons ne fût pas épouvantable. Quand j'irai, je veux connaître cette vieille antiquité dans la moelle, je veux être libre, tout à moi, seul, ou avec toi, pas avec d'autres, je veux pouvoir coucher à la belle étoile, sortir sans savoir quand je rentrerai ; c'est alors que, sans entrave ni réticences, je laisserai ma pensée couler toute chaude parce qu'elle aura eu le temps de venir et de bouillir à l'aise... Voyager doit être un travail sérieux ; pris autrement, à moins qu'on ne se saoule toute la journée, c'est une des choses les plus amères et en même temps des plus niaises de la vie. »

En attendant le voyage, où il pourra se livrer à sa fantaisie, suivons les étapes de 1845. Nous possédons, comme documents, le carnet récemment publié sous le titre de

*Voyage en famille*, et, d'autre part, quatre lettres à ses amis Le Poittevin et Chevalier, lettres qui, à vrai dire, n'ajoutent rien aux notes du carnet, dont elles confirment simplement l'exactitude et la véracité.

Flaubert entre en Italie par la frontière du Var. Il descend, à Nice, à l'hôtel des Etrangers, à ce même vieil hôtel où, trois quarts de siècle après lui, j'écris cet article, pendant quelques semaines de convalescence. Mais c'est à Menton et à Vintimille qu'il a seulement l'impression — d'ailleurs fort juste — d'être véritablement en Italie. Comme il le dit, « on le sent dans l'air ». Il s'amuse des enfants gambadant par les rues, des mendiants qui le poursuivent en riant eux-mêmes de leur importunité. « Cris, joie italienne qui, comme un galon d'or, scintille à travers cette misère. »

Il s'arrête à Savone et Voltri, et, enfin, dé-

couvre Gênes qui devait faire une si forte impression sur lui. Dans toutes ses lettres, il dit son admiration pour la ville « tout en marbre, avec des jardins remplis de roses », que les artistes et les écrivains délaissent par trop aujourd'hui. Certes, je comprends que Rome, Naples, Venise ou Florence fassent passer au second plan les merveilles qu'elle offre aux visiteurs et je déplore aussi que la vie moderne, trop mêlée aux décors du passé, y trouble le rêve et la méditation. Mais ce n'est point une raison pour la mépriser, comme Henri Heine, ou pour l'ignorer, comme Taine, qui, je crois bien, n'y vint même pas.

Flaubert visite les somptueux palais, s'arrête longuement devant les galeries de tableaux, orgueil des riches Gênois. Au palais Brignole, il note avec justesse les œuvres les plus remarquables, notamment les deux

grandes toiles de Van Dyck et un portrait d'homme de l'école vénitienne qui doit être le Pâris Bordone que j'ai jadis admiré. Au palais Durazzo, il vante l'escalier, deux tableaux de Ribera et les magnifiques portraits d'enfants de Van Dyck ; mais il passe devant les plus belles œuvres sans les remarquer ou tout au moins sans en parler. C'est au palais Balbi qu'il voit le Breughel qui lui donna l'idée d'écrire sa *Tentation de saint Antoine* ; quelques pages du carnet de voyage sont consacrées à cette peinture qu'il examina minutieusement. « Au milieu de mes chagrins, écrivait-il plus tard à Le Poittevin, j'achève mon *Saint Antoine*. C'est l'œuvre de toute ma vie, puisque la première idée m'en est venue en 1845, à Gênes, devant un tableau de Breughel. » Il entre dans le palais Doria Tursi, le fameux palais où jadis, suivant l'inscription de la façade, le Père de la



Patrie goûtait le repos que ses travaux lui avaient mérité. Comment s'y reposer aujourd'hui, entre la voie ferrée où sifflent et halètent d'innombrables trains, et le port qu'emplit sans trêve le mugissement des sirènes ? « Autrefois les galères pouvaient entrer jusque sous la double terrasse de marbre, de laquelle on descendait au rivage par un escalier en dessous. La terrasse est longue, faite pour de lentes promenades au soleil, à l'ombre de la tente de soie, le bras appuyé sur le négrillon en jaquette rouge, en regardant l'horizon d'où s'avancent des navires qui reviennent du Levant. »

Flaubert visita aussi les églises. A côté d'impressions d'art, de réflexions littéraires ou philosophiques, on trouve ces notations de détail qu'il affectionnait, non sans quelque puérilité, par exemple le costume d'une chaisière dont il remarque les souliers « en

cuir mal ciré ». Quelques promenades solitaires à cheval, autour de Gênes, furent ses meilleures joies. Au moment de quitter la ville, il s'attriste et répète encore son admiration.

Turin, au contraire, le déçoit de suite et fortement. « Ville belle, alignée, droite, ennuyeuse, stupide... Loger à Turin quand on possède Gênes ! Il y a la différence d'une jeune fille bien propre, bien corsée, bien plate et bien nulle, la petite bouche en cœur et de petits yeux en amandes, des bottines à la place de pieds et des jupes à la place de corps, à quelque royale courtisane des temps passés, l'épaule nue et la chevelure abondante relevée par un cordon d'or, accoudée sur le marbre et chaussée de sandales. » Tout lui déplaît, jusqu'au musée qu'il déclare « nul », ce qui est vraiment exagéré ; il ne parle pas des salles égyptiennes qu'il

dut cependant examiner avec un vif intérêt. De longues années plus tard, répondant aux critiques de Frœhner, qui avait attaqué *Salammbô* dans la *Revue contemporaine*, il lui dit : « Si vous dédaigniez un peu moins les voyages, vous auriez pu voir au musée de Turin le propre bras de la momie. »

A Milan, il visite d'abord l'Ambrosienne ; il consacre une seule ligne au fameux Virgile annoté par Pétrarque et trois au gardien qui ne s'attendait guère à cet honneur. Il parle assez justement des dessins du Vinci, loue les esquisses de Raphaël pour l'*École d'Athènes*. A la Brera, si riche en œuvres italiennes, il admire surtout les toiles de quelques peintres étrangers, Mengs, Franz Hals, Miéris, Murillo et Velasquez ; parmi les tableaux italiens, ce sont les bolonais qui semblent avoir sa préférence : une jolie *Vierge* du Guide, *Abraham et Agar* du Guerchin, des

*Amours dansants* de l'Albane ; mais il est juste d'ajouter que, par la suite, il s'exprima souvent assez durement sur les œuvres de cette école.

Autour de Milan, il voit la Chartreuse de Pavie et la cathédrale de Monza, où il examine en détail la couronne de fer et le trésor. Il ne résiste pas à l'envie gamine de passer dans ses cheveux le peigne de Théodelinde. « Je l'avais remis en place, la tentation m'a démangé, je l'ai repris et me suis peigné avec. »

Les lacs italiens le séduisent infiniment. Il voit en premier lieu celui de Côme, dont il ressent avec force la poésie et la volupté. « L'ensemble du lac est doux, amoureux, italien. Premiers plans escarpés, teintes chaudes des maisons ; horizon neigeux et tout bordé d'habitations exquises faites pour l'étude et pour l'amour. » Deux villas surtout

l'enchantent et ce sont bien, en effet, les deux plus belles. D'abord, la célèbre villa Sommariva chantée par Stendhal, celle que, de nos jours, on n'appelait plus que villa Carlotta, sur ces rives où l'influence allemande s'implantait chaque année davantage. Flaubert note le délicieux escalier descendant jusqu'à l'eau; la funeste déesse moderne, dite civilisation, n'avait pas encore tracé la route qui sépare du lac le jardin fleuri de roses. L'écrivain s'exalte surtout devant le fameux groupe de Canova, l'*Amour et Psyché*. « Je n'ai rien regardé du reste de la galerie; j'y suis revenu à plusieurs reprises, et à la dernière j'ai embrassé sous l'aisselle la femme pâmée qui tend vers l'Amour ses deux longs bras de marbre. Et le pied! Et la tête! Le profil! Qu'on me le pardonne, ç'a été depuis longtemps mon seul baiser sensuel; il était quelque chose de plus encore, j'embrassais

la beauté elle-même. C'était au génie que je vouais mon ardent enthousiasme. » Ce délire pour Canova, partagé, d'ailleurs, par la plupart des contemporains du sculpteur, m'a toujours paru un peu exagéré. Je comprends mieux l'admiration qu'éprouve Flaubert pour « l'incomparable beauté de la villa du général Serbelloni » et les splendides vues que l'on découvre du haut des terrasses. Que de fois, dans ces jardins, quand, tout jeune, j'y écrivais *l'Amour sous les lauriers-roses*, je me suis écrié comme lui : « On voudrait vivre ici et y mourir ! »

Au lac Majeur, il goûte moins l'Isola Bella que l'Isola Madre ; celle-ci, avec ses « arbres à feuilles d'or que le soleil dorait », lui sembla le paradis terrestre. « On s'attendait à voir apparaître derrière un buisson le sultan grave et doux, avec son riche yatagan et sa robe de soie. C'est le lieu du golfe le

---

plus voluptueux que j'aie vu, la nature vous y charme de mille séductions étranges, et l'on se sent dans un état tout sensuel et tout exquis. S'il durait longtemps, il ferait mal, tant il est nouveau ; puis on s'y accoutume et cela passe comme autre chose. »

Au moment de partir pour le Simplon et de quitter l'Italie, c'est encore un souvenir de Gênes qui lui revient. « J'aime peut-être trop Gênes ? Mais non ! Ce n'est pas la perspective du lointain, car je l'ai goûtée quand j'y étais. »

\*  
\*  
\*

Flaubert resta six ans sans revoir l'Italie. En décembre 1850, à la fin de son grand voyage d'Orient, malgré tout ce qu'il a découvert, toutes les notes qu'il rapporte, toutes les visions colorées dont il a rempli ses



yeux, malgré le désir aussi de retrouver des amis qui le réclament, il ne veut pas rentrer à Croisset sans s'arrêter en Italie. Bouilhet essaie de le dissuader, lui disant qu'il y retournera plus tard. « Comment, répond Flaubert, et avec quoi, animal, irais-je jamais en Italie, si je n'y vais pas cette année ? Mon voyage d'Orient a rudement entamé mon mince capital. Le soleil l'a fait maigrir. Crois-tu que comme toi je ne sente pas bien la fétidité d'un voyage exécuté sans préparation et qui durera peut-être six mois tout au plus ? N'importe, j'en prendrai ce que je pourrai. Quoiqu'à suivre mon penchant je voudrais rester en Italie le temps d'y travailler sur place et de m'infiltrer goutte à goutte ce que je vais avaler à grandes gorgées. » Dans la même lettre, répondant sans doute aux railleries de Bouilhet, il dit encore : « Non, ne te moque pas de moi de

vouloir voir l'Italie. Que les épiciers s'y amusent aussi, tant mieux pour eux ! Il y a là-bas de vieux pans de murs, le long desquels je veux aller. J'ai besoin de voir Capri et de regarder couler l'eau du Tibre. »

Deux mois après, le 10 février, il débarque à Brindisi, avec Maxime Ducamp. Dès le lendemain, ils partent pour Naples, dans un vieux carrosse, tapissé de rouge, traîné par des chevaux noirs avec des plumes de paon sur la tête. Ils suivent l'Adriatique jusqu'à Barletta, traversent la triste et monotone plaine des Pouilles, puis la Campanie, et entrent à Naples par la porte Capouane.

A partir de là, nous n'avons plus grands détails sur le voyage de Flaubert. Il faut nous borner à cinq ou six lettres de la *Correspondance*. Quant aux carnets de voyage, Flaubert, contrairement à son habitude, ne les met pas à jour ; en les envoyant plus

tard à Louise Colet, il lui dit : « Je ne tenais pas de journal, j'ai seulement pris des notes sur les musées et quelques monuments. »

Ce sont les musées, en effet, qui le passionnent surtout. Après tant de semaines de plein air et de nature, il a un vif besoin d'art. « Tout notre temps, écrit-il à sa mère, est employé au musée des antiques, qui est inépuisable. La nuit dernière, je n'ai pas dormi, tant j'avais la tête pleine de bustes d'impératrices et de bas-reliefs votifs. Nous allons là à 9 heures du matin, nous en sortons à 3 heures. Le soir se passe à mettre au net nos notes. »

Je m'étonne que Flaubert n'ait pas parlé davantage du mouvement de Naples, de ses foules grouillantes, des scènes incessantes des rues dont le pittoresque a parfois une si rude saveur, et qu'il ait perdu tant d'heures à décrire minutieusement les œuvres des

musées. Notations forcément froides et souvent insignifiantes qui tiennent à peine en cinquante pages de l'édition Conard. A quoi lui servirent-elles ? C'est tout juste s'il utilisa quelques détails relatifs à des bronzes antiques dans certaines descriptions d'*Hérodias* et de *Salammbo*.

Une seule fois, il parle à Bouilhet de la vie napolitaine dont il aime surtout le cynisme et l'impudeur. « C'est à Naples, ajoute-t-il, qu'il faut aller pour se retremper de jeunesse, pour aimer la vie. Le soleil même en est amoureux. Tout est gai et facile. Les chevaux portent des bouquets de plume de paon aux oreilles. La Chiaia est une grande promenade de chênes verts au bord de la mer, arbres en berceau et le murmure des flots derrière. » Voilà toutes ses impressions de Naples ! Il visite Pompéi, Pouzzoles, le lac Lucrin, Baïa. « Comme un touriste, dit-

---

il, je suis monté au haut du Vésuve, ce qui m'a même éreinté. Le cratère est curieux. Le soufre a poussé sur ses bords en formidables végétations jaunes et lie de vin. J'ai été à Pœstum. J'ai voulu aller à Caprée et ai failli y rester... dans les flots. Malgré ma qualité de canotier, j'ai bien cru que c'était mon dernier moment. J'avoue avoir été fort troublé et même avoir eu *paour*, *grand paour*. J'étais à deux doigts de ma perte, comme Rome aux pires temps des guerres puniques. »

De Naples, les deux voyageurs se rendent à Rome ; et, là encore, les notes de Flaubert sont bien incomplètes. « Rien de nouveau à t'apprendre, écrit-il à sa mère ; nous ne sortons pas des musées. Le Vatican et le Capitole nous occupent entièrement. » Ses carnets, à part le délicieux épisode de la femme brune rencontrée à Saint-Paul-hors-

les-Murs, ne renferment que des descriptions d'œuvres d'art. Heureusement, deux lettres à Bouilhet nous font connaître les sentiments que Rome lui inspira.

Ce fut tout d'abord une vive désillusion. « Ma première impression a été défavorable. Je cherchais la Rome de Néron et je n'ai trouvé que celle de Sixte-Quint... Ce qu'ils ont fait du Colisée, les misérables ! Ils ont mis une croix au milieu du cirque et tout autour de l'arène douze chapelles ! Je comprends bien la haine que Gibbon s'est sentie pour le christianisme en voyant dans le Colisée une procession de moines ! Il faudrait du temps pour bien se reconstruire dans la tête la Rome antique. » Comme je l'ai déjà noté, l'antiquité et les souvenirs de l'histoire attiraient avant tout Flaubert ; or, au milieu du siècle dernier, une grande partie du Forum et du Palatin n'était pas dé-

gagée ; les travaux archéologiques les plus importants ne datent guère que d'après 1870. Il était alors très difficile de retrouver la Rome des Césars ; aussi, contrairement aux affirmations de Maxime Ducamp, qui prétend que Flaubert visita la ville avec enthousiasme, évoquant les gladiateurs sur les gradins du Colisée et frappant du talon les dalles de la voie sacrée, je crois, avec M. Maynial, qu'il fut plutôt déçu « au milieu de cette antiquité effondrée, dont les débris ne suffisaient pas à combler son imagination. » Par contre l'*agro romano*, moins défriché qu'aujourd'hui, le séduisit. « L'antique subsiste dans la campagne, inculte, vide, maudite comme le désert, avec ses grands morceaux d'aqueduc et ses troupeaux de bœufs à large envergure. Ça c'est vraiment beau et du beau antique rêvé. »

Il découvre et admire la Rome de la Re-



---

naissance. « Comme tableaux, comme statues, comme xvi<sup>e</sup> siècle, Rome est le plus splendide musée qu'il y ait au monde. La quantité de chefs-d'œuvre qu'il y a dans cette ville, c'est étourdissant ! C'est bien la ville des artistes. On peut y passer l'existence dans une atmosphère complètement idéale, en dehors du monde, au-dessus. » Pourtant il n'aime pas l'église Saint-Pierre. « Je suis fâché, mais Saint-Pierre m'ennuie. Cela me semble un art dénué de but. C'est glacial d'ennui et de pompe. Quelque gigantesque que soit ce monument, il semble petit. Le vrai antique que j'ai vu fait du tort au faux. »

Il s'extasie devant les chefs-d'œuvre du Vatican et particulièrement de la chapelle Sixtine, dont, je ne sais pourquoi, il ne parle pas dans ses notes de voyage. Peut-être a-t-il renoncé à entreprendre la description du

*Jugement dernier*. Il déclare à Bouilhet : « Je suis épouvanté du *Jugement dernier* de Michel-Ange. C'est du Gœthe, du Dante et du Shakespeare fondus dans un art unique ; ça n'a pas de nom et le mot sublime même me paraît mesquin, car il me semble qu'il comporte en soi quelque chose d'aigre et de trop simple. » Et, dans la seconde lettre à Bouilhet, il redit son admiration presque en termes pareils : « Si tu me demandes ce que j'ai vu de plus beau à Rome, d'abord la chapelle Sixtine de Michel-Ange. C'est un art immense, à la Gœthe, avec plus de passion. Il me semble que Michel-Ange est quelque chose d'inouï, comme serait un Homère shakespearien, un mélange d'antique et de moyen âge, je ne sais quoi. »

Puis, dernière et curieuse impression, qui dut être très forte, puisqu'il y consacre une longue page de son carnet et qu'il y revient

à trois reprises dans sa correspondance : il s'enthousiasme pour la *Vierge* de Murillo du palais Corsini. C'est évidemment une fort belle œuvre ; ce n'est pourtant ni le chef-d'œuvre du peintre, ni la plus belle toile de ce palais ; mais elle fit délirer Flaubert qui avait parfois de ces subits emballements. « J'ai vu l'autre jour, écrit-il à sa mère, une *Vierge* de Murillo dont il y a de quoi devenir fou. » A Bouilhet, il déclare que ce tableau le hante « comme une hallucination perpétuelle », et qu'il est « amoureux » de cette Vierge. « Sa tête me poursuit et ses yeux passent et repassent devant moi comme des lanternes dansantes. »

C'est sur cette déclaration que s'achèvent les impressions de Rome. Certes, les jugements artistiques de Flaubert prêtent parfois à la critique et certains esprits se sont livrés à ce jeu. Je ne les suivrai point sur

ce terrain. D'abord les goûts changent et il y a bien des chances pour que nos conceptions esthétiques et nos admirations d'aujourd'hui paraissent fausses et ridicules à nos arrière-neveux ; n'oublions pas que les toiles déclamatoires des Bolonais étaient considérées — il n'y a pas si longtemps — comme le sommet de l'art, et qu'on pouvait, au xvii<sup>e</sup> siècle, acheter des Rembrandt pour quelques écus. Et puis, ces notes de voyage n'étaient pas destinées à la publicité. Si Flaubert avait voulu, plus tard, les faire imprimer, il les aurait revues, amendées, corrigées. Un écrivain, surtout soucieux de la forme, ne se doit juger que sur ses œuvres définitives. Au lieu de railler, j'admire, au contraire, la précision, la netteté, la spontanéité des notations de Flaubert que ne guidait alors aucun de ces manuels qui dirigent les visites et les jugements de nos

contemporains. Et peut-être est-ce le cas, comme le fait M. Maynial, de citer le mot de Rémy de Gourmont, après un débat de ce genre : « La sottise des grands écrivains n'existe que dans l'esprit des autres. »

\*  
\* \*

De Naples, au début de mars, Flaubert avait écrit à sa mère de s'embarquer à Marseille, sur le bateau du 9 avril, pour être à Rome au moment de la semaine sainte. Dans la lettre suivante, datée du 8 avril, il lui envoie ses impressions romaines et ne fait plus allusion à sa venue. Pourtant il n'est pas douteux que sa mère vint le rejoindre. J'ai eu sur ce point le témoignage de Mme Franklin Grout, la nièce de Flaubert, « sa chère Caro », qui habite, à Antibes, la belle villa Tanit où sont pieusement con-

servés tant de souvenirs et de richesses. A l'exception des manuscrits qu'elle a donnés à quelques bibliothèques, elle possède tous les écrits de son oncle, toutes les ébauches, toutes les copies définitives, toutes les variantes, toutes les innombrables notes accumulées par lui. J'ai été vraiment stupéfait de la quantité d'études et de recherches auxquelles se livrait Flaubert avant de se mettre à écrire une œuvre. Comment Jules Lemaître a-t-il pu le traiter de paresseux ? On voit bien que le critique était de la race des écrivains heureux et faciles que ne tourmente point le démon de la forme. Je crois, au contraire, que l'histoire littéraire offre peu d'exemples d'un labeur plus acharné que celui de Flaubert.

D'après le témoignage de Mme Franklin Grout, sa grand'mère s'embarqua en avril à Marseille, pour Civita-Vecchia, où Flau-

bert vint l'attendre. Tous deux, la mère et le fils, retournèrent à Rome, mais leur séjour y fut de courte durée. De même, le voyage de retour fut assez rapide. Et Mme Franklin Grout attribue cette précipitation au désir qu'eut sa grand-mère de ne pas la laisser trop longtemps seule en Normandie. On sait en effet qu'après la mort de la sœur de Flaubert, la grand-mère s'était chargée d'élever la jeune Caro. Et Flaubert, en bon fils, sacrifia la fin de son voyage à ces soucis maternels.

Toujours est-il qu'après Rome, le carnet de voyage est presque muet ; il n'y est plus question que de Pérouse, où Flaubert admire les fresques du Pérugin au Cambio, et de Florence où il remarque surtout les tableaux des écoles étrangères. Pourtant il décrit longuement certaines œuvres de Fra Angelico, qu'il appelle Fiesole, sans avoir



pris une ville pour un homme, comme de mauvaises langues l'auraient voulu.

De Florence, on peut supposer qu'il alla rapidement jusqu'à Pise ; plus tard, répondant à Louise Colet qui lui avait demandé un renseignement sur Giotto, il écrira : « Je ne sais ce que Giotto a fait au campo-santo que j'ai du reste mal vu ; j'y ai passé deux heures, il faudrait deux semaines. »

Nous n'avons aucun renseignement sur la fin de ce voyage d'Italie, et l'on s'est demandé si Flaubert vit Venise. Qu'en bon romantique, il ait vivement désiré connaître la ville chantée par Byron, Chateaubriand, Musset et tant d'autres, c'est bien évident. A l'attrait du pittoresque qui avait surtout séduit les poètes, se joignait pour lui le désir d'admirer sur place les grands maîtres de la couleur. De Rome, il écrivait à Bouilhet : « Je compte être à Venise vers le commen-

cement de juin et m'en fais une fête. Je m'y donnerai une bosse de peinture vénitienne dont je suis amoureux. C'est définitivement celle qui m'est la plus sympathique. On dit que ce sont des matérialistes, soit ! En tout cas ce sont des coloristes et de crânes poètes. »

Si les notes de voyage jusqu'ici publiées sont muettes sur Venise, deux lettres écrites, en 1864, à sa nièce qui venait de se marier, établissent que Flaubert visita la ville des lagunes. Dans l'une notamment, il dit : « Promenez-vous bien en gondole ? Te repais-tu de Véronèse, de Titien et de Tintoret ? Je vous approuve fort d'avoir passé légèrement sur tout le reste afin d'avoir plus de temps pour Venise. Il y a peu de choses aussi belles au monde, j'en suis sûr. Ouvre bien tes yeux pour t'en souvenir toute ta vie. » La mémoire de Mme Franklin Grout est, d'ailleurs,

sur ce point encore, très précise. Bien souvent, avant ce voyage, son oncle lui avait parlé de la ville incomparable et donné un vif désir de la voir. Flaubert lui décrivait les merveilles de Saint-Marc et du Palais ducal, lui parlait du Rialto et du pont des Soupirs, imitant le cri des gondoliers dans le dédale des canaux.

J'ai eu la bonne fortune de trouver mieux encore : quelques lignes inédites de Flaubert sur Venise, à la fin des notes d'Italie. Elles sont, à la vérité, assez insignifiantes, et l'auteur ne les recopia point sur les carnets où il mettait au net ses impressions. Les voici telles qu'elles furent crayonnées par Flaubert :

*Venise*

*Saint-Sébastien — tombe de Paul Véronèse  
à gauche près du chœur en avant du confes-*

---

*sionnal — le monument au-dessus — la porte en avant du confessionnal — une descente de croix de Véronèse : une des saintes femmes désagrafe le corset de la Vierge qui se trouve mal au pied de la croix.*

Ce qu'il est intéressant de remarquer, c'est que les seules lignes consacrées par Flaubert à Venise sont pour cette église d'un accès si difficile, à l'extrémité de la ville, près de la gare maritime. Son amour pour Véronèse, peintre somptueux des fêtes vénitiennes, avait dû l'attirer en ces lointains parages. San Sebastiano est bien, en effet, l'église de cet artiste qui, après l'avoir décorée de nombreuses œuvres, voulut y être enterré. Flaubert, pressé sans doute par le temps, nota seulement le *Christ en croix*, aux pieds duquel la Vierge, dont je me rappelle la fraîche robe rose et l'éclatant man-

teau bleu, s'évanouit entre les bras d'une sainte femme.

\*  
\* \*

De Venise, Flaubert et sa mère rentrèrent directement en France. L'écrivain n'eut pas l'occasion de revoir l'Italie. Mais que de fois, dans la brume de Croisset, il dut évoquer et refaire, les yeux clos, son trop court voyage ! Il ne cesse d'en parler à Bouilhet, l'encourageant à traverser, lui aussi, les Alpes. Il le supplie de profiter d'une occasion qui se présente. « C'est une occâse (style Breda street) que tu ne retrouveras jamais, mon bon. Il sera trop tard, plus tard. Rien de ce que tu peux laisser à Paris ne vaut une heure au Vatican, mets-toi bien ça dans la boule. »

Flaubert, qui passait tant de journées so-

litaire et replié sur lui-même, aimait à se souvenir. Sa nièce nous dit qu'il préférait l'image à la réalité. « Les paysages qu'il a sous les yeux ne semblent pas le captiver ; c'est plus tard qu'il se les rappellera. » Et d'ailleurs, en nerveux inquiet qu'il fut toute sa vie, il ne cessait de gâter comme à plaisir ses meilleures joies. « Je veux, déclare-t-il, qu'il y ait une amertume à tout, un éternel coup de sifflet au milieu de nos triomphes, et que la désolation même soit dans l'enthousiasme. Cela me rappelle Jaffa, où en entrant je humais à la fois l'odeur des citronniers et celle des cadavres ; le cimetière laissait voir les squelettes à demi pourris, tandis que les arbustes verts balançaient au-dessus de nos têtes leurs fruits dorés. » Éternelle opposition de la mort et de la vie, de notre existence éphémère et de la nature sans cesse renaissante, que j'ai si vivement

ressentie, un jour, comme Flaubert, dans un campo santo, au bord d'un lac italien...

Plus tard, quand les journées tristes tissent autour de lui leur linceul, avec quelle joie il accueillait le moindre rayon du soleil méditerranéen ! « Vous avez ravivé mes vieux souvenirs d'Italie, écrit-il à Mme Juliette Adam en 1879 ; il s'échappe de vos pages une senteur napolitaine qui m'a fait du bien. »

Quelques mois après, Gustave Flaubert partait pour un dernier voyage, celui dont nul n'est encore revenu. Les squelettes qu'il vit à demi pourris dans le cimetière de Jaffa ne sont, depuis longtemps déjà, qu'une poussière dispersée au vent. Les citronniers balancent toujours, sur la tête des visiteurs, leur feuillage vert et leurs fruits d'or.





VI

PAQUES DAUPHINOISES

*A Adrien Chevalier.*



## VI

### PAQUES DAUPHINOISES \*

C'est un pauvre printemps de rien du tout, un pauvre petit printemps qui semble encore l'hiver, quand on revient de la Provence en fleurs. Et pourtant, qu'il m'émeut ! Là-bas, c'est un printemps de millionnaire, un printemps de parvenu à l'exubérance insolente. Tout y éclot et y verdoie presque en même

\* Bien qu'il rappelle parfois le *Triptyque printanier* qui figure à la fin du premier volume de mes *Paysages littéraires*, j'ai cru bon de recueillir ici ce court morceau qui n'a été publié qu'en une plaquette de luxe, tirée à quelques exemplaires, par les soins de bibliophiles dauphinois.

temps; l'ensemble cache les détails; trop de splendeurs colorées éblouissent à la fois les regards. On s'y promène ainsi qu'à travers ces musées d'Italie où les chefs-d'œuvre se touchent. Ici, c'est comme en un musée de nos provinces françaises où il faut chercher pour découvrir les belles choses; mais combien aussi elles en sont plus belles! Là-bas, on n'a pas même le loisir de désirer; à peine souhaitez-vous une fleur qu'elle s'épanouit. Ici, on connaît les joies de l'attente et la douceur de l'espérance; un bourgeon nouveau est un événement.

*Vides ut alta stet nive candidum Soracte,*  
m'avait écrit un ami. Les montagnes sont, en effet, toutes blanches. En ce dernier jour de mars, seuls ont fleuri les amandiers, au pied du village abandonné que porte la colline; et la neige est si proche sur les hauteurs voisines qu'on se demande si ce n'est pas

de la neige encore qui descend jusque-là.

— Ah ! Monsieur, me disent les paysans, tout est en retard ; parfois, les amandiers sont en fleurs dès janvier...

Ils disent vrai : tout est en retard. Les boutons roses des pêchers pointent à peine au long des branches ; les pétales frileux n'ont pas osé s'ouvrir. Cerisiers et poiriers, dans le verger, sont pareils à du bois mort.

\*  
\* \*

Enfin, ce matin, un tiède soleil luit. La bise, qui soufflait des plateaux glacés du Vercors, s'est subitement apaisée. Le dôme de Glandaz s'arrondit dans l'azur. Au seuil de la ferme, les coqs lancent leurs appels. Des roucoulements langoureux s'échangent au pigeonier. Une première fauvette chante dans le jardin qu'illumine le rouge éclatant

d'un pommier du Japon. Je ne sais quoi me dit que le printemps arrive, le vrai printemps, pas celui du calendrier. Il n'est pas encore là ; pourtant, c'est lui déjà...

Qu'il fait bon marcher sur la grand' route ! Des hauts peupliers tombent, par milliers, les chatons bruns, chenilles fauves sur le ruban clair du chemin. Le ciel se découpe à travers les squelettes tourmentés des noyers. Au bord des fossés, tapissés de violettes et de primevères, la dentelle blonde des osiers s'accroche au bois des prunelliers blancs. Les ramures des ormes, chargées de grains rouges, luisent au soleil comme des chapelets de corail foncé. Tels qu'une nichée de minuscules angoras, les bourgeons dodus et soyeux des saules grimpent le long des branches. Mille petites pousses d'un vert tendre sortent aux tiges rampantes des lierres. Sur les talus, les étoiles des pervenches



tournent vers la lumière leur corolle bleue, du beau bleu pâle des nuits de mai.

Une allée de chênes descend à la Drôme; leur feuillage rouillé fait une tache d'automne dans le renouveau. Il semble que les vieux arbres ne veuillent point se soumettre à la loi qui nous régit tous, nous comme eux, sauf, hélas! en ces sombres années où ce n'est plus, suivant l'image d'Homère, les feuilles mortes qui tombent pour faire place aux jeunes bourgeons.

Les cloches de Pâques sonnent pourtant dans tous les villages de la vallée... Quand donc les hommes échangeront-ils le baiser de paix?

\*  
\* \*

Parmi tant de printemps — je m'effraie à les compter — qui déjà me ramenèrent

---

en ce coin du Dauphiné, je me rappelle un jour d'avril où, sans raison apparente, des images funèbres m'assaillirent. Était-ce un pressentiment du deuil qui devait me frapper l'année suivante, presque à la même époque? Ce matin, au contraire, mes poumons se dilatent. J'aspire à pleines gorgées les effluves printaniers. A chaque pas, des aromes montent vers moi, m'enveloppent d'invisibles caresses; tantôt je sens la résine, tantôt la violette, tantôt la lavande et le thym, parures de nos terrains pierreux. Doux parfums, ah! comme je vous reconnais tous! Et comme je m'enivre, ô buis, dans vos allées! J'aime votre odeur forte, cette odeur à la fois amère et sucrée qui évoque pour moi les jardins d'Italie, où, si souvent, je promenai mes rêves et mes espoirs... Ineffable volupté des heures ainsi vécues dans le décor familial, plus douce peut-être

encore lorsqu'on songe à l'universel cataclysmes, mais que l'on a un peu honte de savourer ainsi. Cependant, terre maternelle, n'ai-je pas été créé pour t'adorer et jouir de toi? Je ne serai jamais de ceux qui te meurtrissent sans respect et sans amour.



Les cloches se sont tues. Dans le vaste silence, que rythme seulement le bruit de la rivière, s'exhale comme une allégresse végétale. Partout, autour de moi, les germes lèvent, la sève court, les écorces se dilatent. C'est le miracle qui commence, le miracle annuel qui transforme les branches plus sèches que le bois des fagots en rameaux feuillus où s'abriteront les jeunes couvées. Les blés nouveaux à peine sortis de terre ondulent joyeusement à la moindre

brise. Des frémissements passent dans la lumière blonde... Ah ! délices, délices infinies ! Exalte-toi, mon cœur, et bats plus fort en ma poitrine ! Mais quoi ? Des larmes sous mes paupières... Pourtant, ce n'est qu'un pauvre petit printemps, un pauvre printemps de rien du tout...

Le Seillon. — Pâques 1918.

VII

SOUVENIR D'YPRES



## VII

### SOUVENIR D'YPRES

Je viens de retrouver quelques notes et quelques photographies, déjà jaunies, rapportées d'un de mes voyages à Ypres. J'ai pu, grâce à elles, refaire le pieux et douloureux pèlerinage. J'avais toujours eu une tendresse particulière pour ce petit coin des Flandres ; mais je ne me doutais guère que, pendant des mois et des mois, le monde aurait les yeux fixés sur lui et qu'il garderait dans l'histoire l'honneur impérissable d'être



---

resté l'ultime réduit de la défense belge ; grâce à lui, le roi Albert I<sup>er</sup> n'aura jamais quitté le sol national.

J'aimais ces vieilles cités flamandes — Ypres, Gand, Tournai, Courtrai — d'être, sans raison, délaissées et de subir l'injuste sort de la mode ; car les villes, pas plus que les gens, n'échappent à ses lois. Pour la suivre, il faut aller tantôt dans une station de montagne, tantôt dans une autre. Une année, il est de bon ton de villégiaturer sur une plage ; l'été suivant, il faut l'abandonner pour sa voisine rivale. Depuis quelques mois, la guerre s'est chargée de mettre au même rang des lieux qui n'ont en eux-mêmes aucun intérêt. Mais, ce qui est plus étrange, c'est que ces fluctuations du goût puissent avoir une action sur les villes d'art, où nous attirent les chefs-d'œuvre des musées et la splendeur des monuments. L'histoire de Ve-

nise est, à ce point de vue, fort instructive. Celle qui, depuis cent ans à peu près, est l'objet de la curiosité et de l'admiration universelles, n'excita point, aux siècles précédents, les mêmes enthousiasmes; je rappelle seulement Jean-Jacques Rousseau, qui y resta dix-huit mois sans consacrer une page au pittoresque de ses rues et de ses canaux. Comme je l'ai déjà noté, dans mes *Paysages littéraires*, c'est le romantisme et particulièrement Byron qui lancèrent Venise. La littérature est presque toujours, en effet, à la source de ces renommées; et, souvent, un seul livre suffit à faire la célébrité d'une ville. Ainsi arriva-t-il pour Florence. Certes, de tout temps, les artistes connaissaient le chemin de la Toscane et allaient y savourer le parfum de la Renaissance dans sa fleur; mais, depuis vingt ans, combien de mes compatriotes n'auraient jamais vu les

---

rives de l'Arno sans le succès du *Lys rouge* ! De même, Rodenbach assura la fortune de Bruges. Après le *Carillonneur* et *Bruges-la-Morte*, tout voyage en Belgique comporta une visite à son béguinage. Certes, j'adore la vieille cité de Memling, ses richesses artistiques, la mélancolie de ses canaux et de son Lac d'Amour, où l'eau semble frissonner au souvenir de choses lointaines ; mais je trouve qu'elle fit un peu trop oublier des cités voisines qui ont un passé aussi illustre et offrent aux visiteurs des monuments non moins remarquables. Rares sont les touristes qui s'arrêtent à Tournai, bien que sa cathédrale soit un des édifices religieux les plus grandioses et les plus curieux de toute l'Europe. Mais puisque, grâce au ciel, ce chef-d'œuvre est encore intact, c'est vers Ypres que vont en ce moment mes pensées. Comme je me réjouis de l'avoir bien connue

avant la terrible gloire qu'elle vient d'acquérir ! Et que retrouverai-je d'elle, quand je la reverrai ? Que restera-t-il de sa merveilleuse Halle-aux-Draps ? Aucune construction civile ne donnait une aussi forte impression de richesse et de grandeur ; et, ce qui ajoutait à l'étonnement, c'était de penser qu'elle avait été élevée par de simples commerçants, pour la sauvegarde et les besoins de leur industrie. Je ne sais plus qui a dit qu'elle tenait à la fois des cathédrales gothiques par ses dimensions, du palais des Doges par la beauté de ses lignes, et des monuments de Grenade par la splendeur de son ornementation. Elle avait jusqu'ici survécu aux pires des vicissitudes ; car Ypres n'avait pas toujours été, comme au cours du dernier siècle, la cité du silence et de la méditation. Même parmi les villes flamandes dont l'histoire est si étrangement mouvementée,

---

elle a droit à un rang d'honneur. Il faut se rappeler, en effet, qu'elle compta plus de cent mille habitants et fut l'une des places fortes les plus considérables de toutes les Flandres. Quatre mille métiers en faisaient un centre industriel et commercial de premier ordre. Mais, après ces années d'éclat et de prospérité, les catastrophes s'accroissent. Il semble que le malheur prenne plaisir à s'acharner sur les villes comme sur les individus, et qu'elles aussi pourraient l'accueillir avec le souhait des Arabes : « Je te salue, malheur, si tu viens seul ! » Deux pestes la déciment. De terribles luttes civiles la ruinent et la dépeuplent. Les guerres de religion achèvent de la ravager : elle n'est plus qu'un immense village désert. Elle subit les fureurs des Gantois, des Gueux, des troupes du duc d'Albe. Elle change sans cesse de nationalité. Rien qu'au cours du xvii<sup>e</sup> siècle,

elle est prise et reprise plusieurs fois par les Français. Le traité de Nimègue nous la donne; celui de Rastadt la rétrocède à l'Autriche. Elle redevient française de 1792 à 1814. Mais d'être possédée par nous est moins terrible que d'être seulement convoitée par les Allemands. Elle en a fait la triste expérience...

La Halle-aux-Draps, le seul orgueil qui lui restait, le monument qui lui permettait, dans son actuelle décadence, de faire encore figure de reine déchue, n'est plus qu'un lamentable monceau de ruines. Le bombardement commença le dimanche matin 22 novembre 1914; le bon vieux Dieu allemand ne respecte même pas le jour du repos. Les obus continuèrent à tomber le 23, au milieu d'une tempête de neige qui ajoutait à l'horreur de la situation. Le 24, la Halle était à moitié démolie; des pans du beffroi

et de la façade tenaient encore. Quelques jours après, il ne restait rien, ni des Halles, ni de la ville. L'agonie n'avait pas duré longtemps.

La dernière fois que je vis Ypres, c'était au début de ce mois de novembre où l'on pleure, avec la mort de l'été, tant de chers disparus. Je revenais de passer les fêtes de la Toussaint à Bruges. Je m'arrêtai à Ypres. Je me souviens d'un bel après-midi, où le doux soleil d'automne caressait les fines ciselures de la Halle-aux-Draps. Je me promenai jusqu'au soir à travers les rues et les places silencieuses. J'étais seul à troubler la torpeur de la ville déchue que la chape trop lourde de son passé semblait avoir engourdie à jamais. Le calme était tel que je marchais sur le bout des pieds pour ne point faire résonner trop fort le bruit de mes pas. Derrière les rideaux, des



yeux curieux m'examinaient. Il suffisait d'un étranger pour interrompre la monotonie de la vie...

Ah ! que je regrette de n'avoir pas mieux regardé tant de beautés qui s'en vont ! Si j'avais su... Mais comment aurais-je pu savoir ? Comment aurais-je pu me douter que ce paisible enclos du recueillement serait, un jour, le théâtre des fureurs germaniques ? Hélas ! oui, si j'avais su, avant de quitter Ypres, j'aurais empli plus profondément mes yeux de sa périssable vision, comme on regarde une dernière fois, en sortant de la chambre où il agonise, un ami cher qu'on ne reverra plus...





VIII

GOETHE ET HEINE EN ITALIE

*A Georges et René Loté.*



## VIII

### GOËTHE ET HEINE EN ITALIE

Il y a cent trente-deux ans, Goëthe, conseiller intime et premier ministre du duc Charles-Auguste de Saxe-Weimar, voyageant sous le nom de Jean-Philippe Mœller, quittait l'Allemagne, sans en rien dire à ses amis, en proie à l'idée fixe, presque malade, de voir l'Italie. Il l'avoue dans l'une des premières lettres qu'il envoie après avoir passé la frontière. « Déjà depuis plusieurs années, écrit-il de Venise, le 12 oc-

tobre 1786, je ne pouvais plus lire un auteur latin, ni regarder rien qui me rappelât l'Italie. Quand cela se produisait par hasard, c'était pour moi des souffrances effroyables. Herder me raillait souvent d'apprendre tout mon latin dans Spinoza ; il avait, en effet, remarqué que c'était le seul livre latin que je lusse ; il ne savait pas combien je devais me garder des anciens et que c'était encore avec angoisse que je me réfugiais dans ces généralités abstruses... Si je n'avais pris la résolution que j'exécute maintenant, j'étais un homme perdu, tant avait mûri dans mon âme le désir passionné de voir de mes yeux l'Italie. »

Ce désir remontait presque à sa jeunesse, lorsqu'il écoutait son père lui parler de la terre latine et de ses merveilles. « Il ne manquait jamais, dit Goethe, de me répéter que lorsqu'on n'avait pas vu Naples, on n'avait

pas vécu. » Le jeune Jean-Wolfgang passait des heures à regarder les vues rapportées de Rome qui décoraient les murs de la maison paternelle. « Grâce à ces gravures, déclare-t-il, je pouvais contempler chaque jour la place du Peuple, le Colisée, l'église Saint-Pierre. Ces vues m'impressionnaient tellement que, malgré son laconisme habituel, mon père se plaisait à me les expliquer. Il avait du reste une grande prédilection pour tout ce qui tenait à l'Italie et il employait une partie de son temps à composer un récit du voyage qu'il avait fait en ce pays. »

A Weimar, Gœthe avait bien trouvé une princesse d'Este et une petite cour vieillotte où l'on goûtait une aimable liberté, alors que l'étatisme prussien régentait déjà la majeure partie de l'Allemagne ; et il y était resté, somme toute, assez éloigné de l'atmosphère germanique d'alors, tout embru-

---

mée de rêves, de mysticisme, d'occultisme même. Néanmoins, dans ce milieu potinier qu'illumine seul le clair regard de Charlotte de Stein, absorbé par d'ingrates occupations politiques et administratives, il n'a presque rien publié. Il n'est guère encore que l'auteur de *Werther*. Pourtant s'agite en lui tout un monde d'idées. Il a écrit le plan de plusieurs grands ouvrages ; mais il sent que ces ébauches ne pourront prendre corps à Weimar ; il leur faut le soleil d'Italie. Il éprouve le besoin de voir les lieux où naquirent les chefs-d'œuvre immortels, de connaître la beauté classique, non plus en esprit et dans les livres, mais en elle-même, de se trouver face à face avec les monuments qu'elle inspira. Parmi les nombreux papiers qu'il emporte, il y a des fragments de drames ou de poèmes, quelques scènes de son *Tasse* abandonné depuis des années. La

plus volumineuse liasse était celle d'*Iphigénie*; elle surtout, la jeune Grecque, qu'il appelait « l'enfant de ses douleurs », ne devait trouver la vie que sur la terre antique.

A peine Goëthe a-t-il traversé la frontière qu'il manifeste un enthousiasme touchant, un tantinet ridicule. « Tout ce qui végète à peine dans les montagnes, est ici plein de vie et de force; le soleil est si ardent et si chaud que l'on se remet à croire à un Dieu... Sur cette terre, je me sens chez moi, non en voyageur ou en exilé. Il me semble que j'y suis né, que j'y ai été élevé et que je reviens d'une excursion dans le Groenland ou d'une pêche à la baleine. Je salue jusqu'à la poussière qui couvre ma voiture. »

Il passe rapidement à Bolzano, à Trente, et arrive à Torbole, devant le magnifique panorama du lac de Garde, sur lequel il s'embarque le lendemain. « Ce matin, écrit-il, je



suis parti sur un bateau à deux rames ; le temps était beau, quoique un peu nuageux ; le vent favorable nous a permis de déployer notre voile. » Ne semble-t-il pas entendre Ulysse racontant l'un de ses voyages sur la mer céruléenne ? Goëthe s'exalte à répéter le vers de Virgile célébrant le *Benacus*. « C'était le premier vers latin dont j'apercevais l'objet vivant devant moi, et qui est encore aussi vrai aujourd'hui qu'il l'était il y a près de dix-huit siècles. Peu de choses ont changé depuis ! Le même vent soulève toujours le même lac ennobli par une ligne de Virgile. » Une soudaine tempête oblige, en effet, le voyageur à faire escale à Malcesine, où lui arrive une aventure assez désagréable. Comme il occupe son loisir forcé à dessiner les restes du vieux château des Scaliger, il est pris pour un espion et arrêté. Il parvient à se disculper en reven-

diquant le titre de citoyen de la république de Francfort ; mais il fait cette curieuse réflexion qu'auraient bien dû méditer ses compatriotes d'aujourd'hui : « L'homme est un être bizarre qui, dans l'unique but de vouloir approprier le monde à sa façon, se crée des inconvénients et des dangers là où il eût été si facile de voir et de jouir avec aisance et sécurité. »

Dès le lendemain matin, le poète repart sur le lac apaisé. « Heureuses vagues, s'écrie Maurice Barrès, qui portez cette petite barque, jeunes rayons qui frappez la cime mobile des bois, vous qu'un Virgile avait déjà favorisés, le poète germain vous saisit, et pour les siècles vous étincelez et vous vous balancez sur la grève imaginaire de Tauride. » C'est là, en effet, que Goëthe a la première idée de sa nouvelle *Iphigénie*. Sur le Brenner, — c'est lui qui nous le dit — il

l'avait retirée de ses paquets pour l'avoir toujours sous la main. Et, loin des brumes d'Allemagne, où le soleil même, suivant le mot de Chateaubriand, a mauvais visage, elle s'éveillait dans les bosquets de magnolias penchés sur le lac de Garde.

Arrivé à Vérone, sa première visite est pour les Arènes. Ce beau monument de l'antiquité latine l'émeut bien plus que les palais et les galeries de tableaux ; il avoue, du reste, qu'il ne se connaît guère en peinture. « Jusqu'à présent, je ne comprends que très imparfaitement l'art et le métier des peintres. » Fort sensible à la nature, il en admire surtout les aspects qui évoquent des souvenirs classiques. « La route de Vérone à Vicence, écrit-il, est fort agréable. A droite s'élèvent des montagnes et des collines couvertes de villages, de châteaux et de maisons de campagne ; à gauche s'étend une

plaine fertile plantée d'arbres qui servent de soutien à la vigne. Le raisin était mûr; les ceps se prolongeant d'arbre en arbre, à travers leurs branches couvertes de feuilles, pliaient et tremblaient sous le poids de leurs grappes noirâtres; à cette vue, j'ai enfin compris ce que c'était que des festons. La route était encombrée de vendangeurs; les cuves, placées sur de petits chariots, traînées par quatre bœufs dont le conducteur se tenait debout dans la cuve quand elle revenait à vide et à côté quand elle était remplie, donnaient à tout ce mouvement l'air d'une marche triomphale de Bacchus. »

A Vicence, il découvre Palladio. J'ai longuement étudié, au cours de mes *Heures d'Italie*, l'influence de l'artiste sur le poète allemand. C'est devant les palais de Vicence que Goëthe eut là véritable révélation du génie latin et que ses yeux émerveillés s'ouvrirent

à la beauté comme ceux de Faust à la jeunesse reconquise. L'enthousiasme de Goëthe pour Palladio fut tel qu'il tint à voir les planches originales de ses dessins, et qu'il se procura, à Padoue, une édition de ses œuvres, au grand étonnement de quelques Italiens. « Me prenant, dit-il, pour un architecte, ils m'ont félicité de ce que je voulais étudier Palladio que, dans leur estime, ils plaçaient bien au-dessus de Vitruve, parce qu'il avait mieux approfondi l'antiquité et qu'il était parvenu à la rendre applicable aux besoins des temps modernes. »

Approfondir l'antiquité et la rendre applicable aux besoins des temps modernes, n'est-ce pas là d'abord le secret désir de Goëthe, puis sa principale recherche ? Maintenir la tradition, élargir les lois de la sagesse antique par la science moderne, tels sont les buts identiques de Goëthe et de Palladio.

Tous deux, comme d'ailleurs les véritables artistes et les véritables écrivains, tendent à résoudre l'éternel problème de concilier les règles immuables et la vie mouvante, à vaincre l'éternelle difficulté qui est, suivant la formule de Barrès, de « rester naturel et vrai en stylisant ». Et je crois bien que l'auteur de *Poésie et Vérité* pensait un peu à lui-même, quand il dit de Palladio : « Ses conceptions ont quelque chose de divin, comme la force créatrice d'un poète qui, de la vérité et du mensonge, tire une œuvre nouvelle dont l'existence empruntée nous ravit. »

Aussi *Iphigénie* devient-elle le drame personnel de Goethe, le drame d'un esprit en quête d'ordre et de beauté, d'abord obscurci par le chaos germanique, puis apaisé par le génie gréco-latin et son souverain équilibre. En face d'Oreste et de ses fureurs romantiques, il dresse la radieuse figure

d'Iphigénie, symbolisant la raison et la sagesse antique. Lorsque, trois mois plus tard, à Rome, la pièce terminée, il en donne lecture à des artistes allemands, ceux-ci s'étonnent : « Ils s'attendaient à quelque chose de semblable à *Goetz de Berlichingen*, et ils eurent de la peine à se faire à la marche calme et régulière d'*Iphigénie*. »

Gœthe est venu en Italie pour se délivrer de Weimar ; en moins d'un an, l'évolution est accomplie. Commencée à Vicence, elle se termine à Rome, au cours d'un voyage dont il serait fastidieux de refaire toutes les étapes et dont j'ai voulu marquer seulement les points de départ et d'arrivée. « Il y a un an aujourd'hui, écrit-il de Rome, le 3 septembre 1787, que j'ai quitté Carlsbad ; quel jour mémorable ! C'est l'anniversaire de ma naissance à une vie nouvelle. » Sa joie déborde à chaque instant dans ses lettres et



dans ces *Élégies romaines*, où il mit tant de lui-même. « Que je suis heureux, s'écrie-t-il au début de la septième, lorsque je pense au temps où, dans le Nord, un jour grisâtre m'enveloppait, où le ciel trouble et lourd s'appesantissait sur ma nuque ! » Il a trouvé la joie et la paix intérieure. Les écailles, comme il dit, lui sont tombées des yeux. Il s'est trempé aux sources mêmes de la beauté grecque et latine. Désormais, son œuvre prendra une signification plus haute ; elle sera, au dire de Nietzsche, la seule œuvre allemande classique.

\*  
\* \*

Quarante ans après Goethe, sur la terrasse d'une de ces brasseries de la campagne munichoise d'où l'on voit les Alpes du Tyrol, un autre Allemand, Henri Heine, déci-



avait aussi de partir pour l'Italie. Il avait aperçu, dans l'or du crépuscule, le jeune dieu du printemps, couronné de fleurs et de lauriers, qui lui souriait et l'appelait. « Je t'aime, lui disait-il ; viens à moi en Italie ! » Le philistin berlinois, qui buvait avec lui la bonne bière de Bogenhausen, entendant ce mot d'Italie répété par Heine, se leva brusquement de son siège, pirouetta trois fois sur le même pied et fredonna : « Tirily ! tirily ! tirily ! » Ce fut pour Henri Heine le dernier coup d'aiguillon ; il voulut connaître aussitôt le pays dont le seul nom suffisait à faire délirer à ce point un Allemand.

Il passe à Innsbrück, qui ne lui plaît guère, et il raille la célèbre galerie de statues rangées autour du tombeau de Maximilien. Il traverse un Tyrol pluvieux qui ne s'éclaircit que vers Trente où, comme Goethe, il a

la première sensation d'être en Italie. Et l'on devine qu'il voudrait s'exalter et jouir pleinement de sa joie, de la nature, du soleil, des belles filles qu'il rencontre; mais, ici comme toujours, son tempérament nerveux et inquiet lui gâte ses meilleures impressions. L'ironie — cette fleur de l'arrière-saison, ainsi que l'appelle Barbey d'Aurevilly — avait poussé de bonne heure chez lui, étouffant à moitié ses ardeurs enthousiastes et ses tendresses; mais ne fait-elle pas aussi le charme de ses livres, des *Reisebilder* surtout, cet ouvrage unique dans la littérature allemande, à la fois récit de voyage, satire et confession? Certes, je comprends qu'il ait déplu aux compatriotes de l'écrivain; mais quelle séduction particulière il a pour nous autres Français! Si nous aimons Musset, comment ne goûterions-nous pas cette œuvre où la critique et la fantaisie, la prose

et la poésie se mêlent avec tant d'aisance et d'ingéniosité ?

Au lieu de savourer le bon *pranzo* qu'il a commandé à l'auberge de Trente, il se laisse aller à de tristes pensées. « Tout est si beau ici en Italie que la souffrance même y est belle... On est bien plus voluptueusement pour pleurer sous ces bosquets de lauriers que sous le feuillage aigre et grondeur de nos sapins... Restez donc dans mon cœur, chagrins ! Vous m'êtes chers et précieux, et personne ne saurait vous conserver et vous soigner aussi bien que moi. »

Par Ala, dont il brosse une délicieuse esquisse, il descend vers la plaine lombarde et arrive à Vérone. Bien qu'il n'y reste que vingt-quatre heures, il trouve le temps de voir la plupart des curiosités de la ville, tout en se livrant à une série de digressions, plus ou moins fantaisistes, sur Rome,

les Romains, les invasions barbares, et une foule d'autres sujets. On lui montre le prétendu palais des Capulets. « Un poète, dit-il, visite toujours volontiers de semblables lieux, encore qu'il soit le premier à rire de la crédulité de son cœur. » Que nous voici loin du sérieux de Gœthe, décrivant les Arènes, les églises et les musées de Vérone ! Mais Heine ne veut pas rivaliser avec lui sur ce point. On sait quel respect il avait, en sa jeunesse, pour le maître de Weimar : il nous a raconté son effroi à la seule pensée qu'il allait voir le dieu de la littérature allemande. Bien qu'il eût soigneusement préparé tout le long du chemin les phrases élogieuses qu'il voulait prononcer, arrivé devant Gœthe, il ne sut que balbutier : « Les pruniers qui sont sur la route de Weimar donnent des prunes excellentes contre la soif. » Mais Heine était alors un en-

fant ; tandis qu'au moment du voyage d'Italie, il avait conscience de sa valeur, et ce n'est pas sans une légère ironie qu'il parle du livre que Goëthe a consacré avant lui à la terre latine. « Goëthe a chanté l'Italie plus complètement ; quand il peint, il a toujours l'original sous les yeux, et l'on peut se fier à lui pour la fidélité du dessin et de la couleur. Je trouve donc plus commode de renvoyer une fois pour toutes au *Voyage* de Goëthe, d'autant plus qu'il a fait le même trajet par le Tyrol jusqu'à Vérone. J'ai déjà parlé précédemment de ce livre avant d'avoir connu par moi-même le sujet qu'il traitait, et je trouve complètement justifiés aujourd'hui mes pressentiments de critique. Nous y voyons, en effet, partout les choses prises sur le fait et la docile tranquillité de la nature. Goëthe lui présente un miroir, ou, pour mieux dire, il est lui-même ce

miroir de la nature. Voulant savoir quel air elle avait, la nature créa Goethe... Un M. Eckermann a écrit sur Goethe un livre dans lequel il assure fort sérieusement que si le bon Dieu, lors de la création, avait dit à Goethe : « Mon cher Goethe, j'ai fini, grâce à Dieu; j'ai tout créé à l'exception des oiseaux et des arbres; tu me rendrais un vrai service d'ami, si tu voulais créer à ma place ces bagatelles », Goethe aurait, aussi bien que le bon Dieu, créé ces animaux et ces plantes, tout à fait dans l'esprit du reste de la création, c'est-à-dire les oiseaux avec des plumes et les arbres avec de la verdure. Il y a de la vérité dans ces paroles, et pour moi, je pense que Goethe aurait quelquefois fait son affaire mieux encore que le bon Dieu... »

Ne cherchons donc pas, dans le récit de Heine, ce qu'il n'a point voulu y mettre et

---

goûtons seulement la fantaisie du poète qui poursuit sa route vers Milan. Brescia ne lui laisse que le souvenir d'un bon dîner. « On ne peut en vouloir à un pauvre voyageur d'apaiser la faim du corps avant celle de l'esprit. Cependant, je fus assez consciencieux, avant de remonter en voiture, pour demander au *cameriere* quelques renseignements sur Brescia, et j'appris entre autres que la ville avait quarante mille habitants, un hôtel de ville, vingt et un cafés, vingt églises catholiques, une maison de fous, une synagogue, une ménagerie, une maison de correction, un hôpital, un mauvais théâtre, et un gibet pour les voleurs qui volent au-dessous de cent mille thalers. » De même, en arrivant à Milan, il nous prévient de ses intentions : « Quoique j'eusse, dès à présent, cher lecteur, occasion de te régaler de mes jugements sur l'art à pro-



pos de l'Ambrosiana et de la Brera, je veux pourtant détourner de toi ce calice et me borner à remarquer que j'ai retrouvé chez plus d'une belle Lombarde, dans les rues de Milan, ce menton pointu qui donne aux figures de l'école lombarde une teinte de sentimentalité.» Aussi ne parle-t-il guère de la grande ville, d'autant plus qu'il est pressé d'accomplir un pèlerinage qui lui tenait à cœur : il veut voir le soleil se lever sur le champ de bataille de Marengo, où, suivant sa belle et célèbre formule, « la liberté dansa sur des roses de sang sa voluptueuse danse de noces ». Il en profite pour se livrer à l'une de ces dissertations qu'il affectionnait, où se mêlent plus ou moins heureusement l'histoire, la philosophie, la politique et la sociologie. Mais on ne peut qu'être ému en entendant cet Allemand parler avec éloquence des idées d'égalité et de



liberté. « Je ne sais vraiment, dit-il, à la fin du chapitre sur Marengo, si j'aurai mérité qu'on dépose un jour un laurier sur mon cercueil. La poésie, quel que soit mon amour pour elle, n'a toujours été pour moi qu'un moyen consacré pour un but saint. Je n'ai jamais attaché un trop grand prix à la gloire de mes poèmes et peu m'importe qu'on les loue ou qu'on les blâme. Mais ce sera un glaive que vous devez placer sur ma tombe, car j'ai été un brave soldat dans la guerre de délivrance de l'humanité. »

Puis il continue son voyage. Du haut de l'Apennin, il aperçoit la Méditerranée. Il ne la contemple pas avec une émotion aussi profonde que la mer du Nord. Il ne salue pas dans une sorte d'ivresse la mer grecque et latine qui, mieux que les flots gris battant les côtes septentrionales, aurait dû lui faire pousser le cri de *Thalatta!* La Méditerranée

n'était qu'un immense lac bleu, trop calme pour son cœur tumultueux. Et Gênes, Gênes la superbe, lui déplut franchement. « Cette ville est vieille sans antiquité, étroite sans intimité, et laide par delà toute mesure. » Il ne goûte pas le pittoresque des longues rues resserrées qui descendent vers le port ; il raille les marchands « assis devant leur porte, ou pour mieux dire dans leur porte, car autrement ils se cogneraient les genoux avec le voisin d'en face ». Les riches galeries de tableaux ne lui inspirent qu'un curieux parallèle entre Cornélius et Rubens. Dans le jardin du palais Doria, il pense à Schiller. Une toile de Giorgione lui rappelle sa Maria : que lui importent la valeur de l'œuvre et le génie du peintre ! Heine n'est point critique d'art ; c'est un poète et un homme. Cette ressemblance avec Maria la morte l'émeut si vivement que le gardien

s'en aperçoit. «— Son Excellence paraît connaisseur! — Pas que je sache, *signor custode*. J'ai le talent d'être fort ému à la vue de certains tableaux, et alors il me vient un peu d'humidité dans les yeux.»

Et là-dessus se termine le *Voyage de Munich à Gènes*. Au fond, Heine n'aima pas vraiment l'Italie; en tout cas, il n'en sentit point, comme Goethe, le côté classique. C'est que Heine est un romantique, avec tout ce que ce mot comporte d'éclatantes qualités, mais aussi de clinquant et de mauvais goût; seulement ces défauts se voient moins chez lui, tant il a de fantaisie, de lyrisme sincère et vrai. C'est aussi que Heine, bien qu'on semble parfois le ranger parmi les écrivains français, est profondément allemand; d'avoir fait son nid dans la perruque de Voltaire, le rossignol de Dusseldorf n'en garda pas moins l'accent natal. Malgré sa sympathie

---

pour la France, malgré sa haine de l'esprit prussien, il lui suffisait de penser à l'Allemagne pour avoir les yeux pleins de larmes ; et il ne cessait d'y penser. « J'entends résonner au loin la trompe du veilleur de nuit, son familier et doux. Le chant du veilleur de nuit vient jusqu'à moi, traversé par les accords du rossignol. » Ne vous semble-t-il pas entendre la fin du second acte des *Maîtres chanteurs* ?

1918.



IX

L'AUTOMNE A NOHANT



## IX

### L'AUTOMNE A NOHANT

« L'automne est un andante mélancolique et gracieux qui prépare admirablement le solennel adagio de l'hiver. » Cet andante, que célèbre George Sand tout au début de *François le Champi*, je viens de l'entendre à Nohant même, en cette fin d'octobre qui prolonge, dans la tiédeur de ses ors, les belles journées d'un heureux été. J'ai voulu évoquer, dans son Berry, l'illustre romancière qui est encore là-bas, sur les bords de



l'Indre, « la bonne dame de Nohant ».

Parmi les écrivains qui furent des paysagistes, beaucoup brossèrent de plus brillants tableaux; il en est peu qui sentirent et aimèrent aussi vivement la nature. Dans mon étude sur Flaubert, j'ai noté combien, à ce point de vue, elle était loin de lui. « Tu ne veux pas être l'homme de la nature, lui écrivait-elle, tant pis pour toi ! La nature seule sait parler à l'intelligence une langue impérissable, toujours la même, parce qu'elle ne sort pas du vrai éternel, du beau absolu. » Quelque vingt ans plus tôt, dans la première de ces *Lettres d'un voyageur* où elle mit le meilleur de son âme et de son art, elle disait déjà à Musset : « Tu te souviens que, quand nous partîmes de France, tu n'étais avide, disais-tu, que de marbres taillés. Tu m'appelais sauvage quand je te répondais que je laisserais tous les palais du monde pour

---

aller voir une belle montagne de marbre brut dans les Apennins ou dans les Alpes. Tu te souviens aussi qu'au bout de peu de jours, tu fus rassasié de statues, de fresques, d'églises et de galeries. Le plus doux souvenir qui te resta dans la mémoire fut celui d'une eau limpide et froide où tu lavas ton front chaud et fatigué dans un jardin de Gênes. C'est que les créations de l'art parlent à l'esprit seul, et que le spectacle de la nature parle à toutes les facultés. Il nous pénètre par tous les pores comme par toutes les idées. Au sentiment tout intellectuel de l'admiration, l'aspect des campagnes ajoute le plaisir sensuel. La fraîcheur des eaux, les parfums des plantes, les harmonies du vent circulent dans le sang et dans les nerfs, en même temps que l'éclat des couleurs et la beauté des formes s'insinuent dans l'imagination. » Pour George Sand, la

---

nature était une mère bienfaisante qu'elle ne cessait d'opposer à la société, injuste par essence. La profession de foi qu'elle fait à Mme d'Agoult, en 1836, commence par ces mots : « Se jeter dans le sein de mère Nature ; la prendre réellement pour mère et pour sœur. » A son avis, la nature rend amour pour amour. « Elle est toujours fidèle, aurait-elle répété avec Emerson, à celui qui se fie à sa fidélité. »

Aussi bien, dans l'œuvre si-touffue de la romancière, ses paysages nous donnent-ils un plaisir particulier. — C'est d'abord qu'ils sont vrais. George Sand n'écrivait jamais *de chic*. Ce n'est pas elle qui aurait déclaré, avec un sourire, comme l'un de nos écrivains partant pour l'Égypte : « Je verrai ces rives du Nil que j'ai si bien dépeintes ! » Elle avait plus de candeur. « J'aime à avoir vu ce que je décris, affirme-t-elle. N'eussé-je que

---

trois mots à dire d'une localité, j'aime à la regarder dans mon souvenir et à me tromper le moins que je peux. » — C'est ensuite qu'ils sont écrits dans un style pictural qui met tout en relief. Un exemple parmi des milliers : ne dirait-on pas qu'un peintre a regardé ce panorama du Berry et noté « une harmonie générale de verdure sombre tirant sur le bleu... des champs plus pâles et des haies plus claires sur les plateaux faisant ressortir les masses voisines... des fuyants mystérieux sous d'épais ombrages, des *traînes* d'un vert d'émeraude... » ? Comme on l'a déjà remarqué, on ne trouve guère que Fromentin, au siècle dernier, qui ait eu cette manière simple, infiniment délicate et sensible, mais aisée et naturelle, de voir les choses. — C'est enfin qu'ils sont le plus souvent associés à un sentiment. Sous le titre de *Paysages passionnés*, qu'un éditeur choisit jadis

pour réunir quelques-unes des pages où j'ai essayé de montrer combien la nature agit sur notre sensibilité, quel recueil d'émouvants morceaux l'on pourrait faire avec les descriptions de George Sand ! Presque toujours, chez elle, les sentiments jouent autour des paysages, « ajoutant l'infini de la nature à l'infini plus mystérieux de l'âme ».

Ce qui est assez curieux à noter, c'est qu'on savoure ses descriptions sans presque se douter qu'elles sont des descriptions. Nul écrivain n'a su, plus simplement et avec moins de recherche, communiquer l'émotion que donne un paysage. Faguet a justement indiqué que Sand voit en quelque sorte la nature du dedans. Elle ne regarde point les choses de loin et de haut, comme Chateaubriand ; elle ne prête pas aux objets ses propres sentiments, comme Lamartine ou Hugo, et ne les fait pas vivre de sa vie.

---

« Elle vit de la leur, s'en laisse pénétrer et intimement envahir, toute passive, mais encore passive sans effort, et sans cette affectation à se confondre et à se perdre dans le monde matériel qui est le défaut de ses imitateurs. »

Aussi faut-il reconnaître que, loin du Berry, elle réussit moins bien ses paysages. Dans les Pyrénées, à Venise, en Provence, en Savoie, elle s'évertue, souvent brillamment, à montrer ce qu'elle voit et ce qu'elle admire; mais on sent l'application, et le tableau reste en quelque sorte extérieur. Ses meilleures peintures sont celles que sa main a pour ainsi dire tracées d'elle-même, sans qu'interviennent cerveau et volonté. Elle en avait, du reste, conscience. « Je suis devenue un miroir d'où mon propre reflet s'est effacé, tant il s'est rempli du reflet des objets et des figures qui s'y confondent... Il y

a des heures où je m'échappe de moi, où je vis dans une plante, où je me sens herbe, oiseau, cime d'arbre, nuage, eau courante, horizon, couleur, forme, et sensations changeantes, mobiles, indéfinies ; des heures où je cours, où je vole, où je nage, où je bois la rosée, où je m'épanouis au soleil, où je dors sous les feuilles, où je vis avec les alouettes, où je rampe avec les lézards, où je brille avec les étoiles et les vers luisants, où je vis enfin dans tout un milieu qui est comme une dilatation de mon être. » La *pastoure* des champs du Berry, la rêveuse enfant des bruyères et des bois contemplait les paysages pendant des heures entières, de ses grands yeux immobiles qui semblaient regarder sans voir. Elle était vraiment alors celle que Lemaître appelait, d'un mot charmant mais un peu irrévérencieux, « la douce Io du roman contemporain », et mieux en-



core la « somnambule de jour » dont parle Dumas, dans la célèbre préface du *Fils naturel*, où, à propos d'ailleurs d'un tout autre objet, il écrivit sur George Sand une page d'une si profonde intuition. Il nous montre la romancière descendant, en plein midi, les marches de son perron. « Elle se promène au soleil, doucement ; elle contemple son horizon vulgaire... elle s'arrête... elle écoute : quoi ? Elle n'en sait rien elle-même ! Quelque chose qui n'est pas encore et qui sera un jour. Elle s'assied sur son banc de pierre. Elle ne bouge plus. La voilà fondue dans l'immensité, la voilà plante, étoile, brise, océan, âme... Elle va errer, regarder, écouter ainsi, sans bien savoir ce qu'elle accomplit, somnambule de jour, et, à mesure que l'ombre gagnera la plaine, — comme ces plantes qui se sont imprégnées du matin au soir de rosée et de rayons, de pluie et de so-



leil et qui ne s'ouvrent et n'exhalent leurs parfums que la nuit, — la nuit, cette femme restituera au monde de l'âme et de l'esprit tout ce qu'elle a reçu du monde matériel et visible.»

\*  
\* \*

En 1852, dans la notice qui précède *Valentine*, George Sand écrit : « Je retournai dans le Berry en 1832, et je me mis à peindre la nature que j'avais sous les yeux depuis mon enfance. Dès ces jours-là, j'avais éprouvé le besoin de la décrire ; mais, par un phénomène qui accompagne toutes les émotions profondes, dans l'ordre moral comme dans l'ordre intellectuel, c'est ce qu'on désire le plus manifester qu'on ose le moins aborder en public. Ce pauvre coin du Berry, cette *Vallée-Noire* si inconnue, ce paysage sans

---

grandeur, sans éclat, qu'il faut chercher pour le trouver, et chérir pour l'admirer, c'était le sanctuaire de mes premières, de mes longues, de mes continuelles rêveries. Il y avait vingt-deux ans que je vivais dans ces arbres mutilés, dans ces chemins raboteux, le long de ces buissons incultes, au bord de ces ruisseaux dont les rives ne sont praticables qu'aux enfants et aux troupeaux. Tout cela n'avait de charmes que pour moi, et ne méritait pas d'être révélé aux indifférents. Pourquoi trahir l'*incognito* de cette contrée modeste ? » Nul écrivain n'a plus chanté son pays. Pas un coin où ne se déroule quelque scène de ses innombrables romans. Elle fut vraiment l'âme lyrique de cette terre qu'elle avait sentie et aimée dès son enfance, à cet âge où les sensations, même inconscientes, laissent des traces ineffaçables dans notre imagination, à cet âge où le jeune Ruskin

émervillé, contemplant la plaine de Croydon, s'écriait que les yeux lui sortaient de la tête. Elle vivait comme les petits paysans du voisinage, courait les *trâines* et les *pâturaux* avec les fillettes des fermes et des chaumines d'alentour. Plus tard, au retour du couvent, elle se mêle de nouveau à la vie champêtre, fait, sur sa jument Colette, de longues promenades, des « rêveries au galop », comme elle les appelle. Pendant ses premières années de mariage, avec ses deux beaux enfants qui sont sa joie et sa consolation, elle devient tout à fait la « campagnarde engourdie » dont elle parle dans ses lettres. Elle donne si peu l'idée de la future George Sand que, lorsqu'elle publie ses premiers romans, ses meilleurs amis s'étonnent et ne la reconnaissent pas. Nérault, celui qu'elle appelait le Malgache, lui écrit après *Lélia* : « Ça ne vous ressemble pas, à vous

qui êtes gaie, qui dansez la bourrée, qui appréciez le lépidoptère, qui ne méprisez pas le calembour, qui ne cousez pas mal et qui faites très bien les confitures. » Ensuite, elle ne quitte plus guère Nohant, savourant toutes les heures de cette existence aux champs dont on ne soupçonne pas le passionnant intérêt et le charme indicible, si l'on ne s'y est point mêlé, saison par saison, jour par jour. J'ai pu, une année, en faire la délicieuse expérience; malgré tout ce que je savais de la campagne, si souvent entrevue dans de fréquents mais rapides voyages, je ne compris le poème virgilien que pendant un séjour de plusieurs mois où j'ai vécu la vie des paysans...

Ce n'est pas seulement dans les romans de George Sand que l'on trouve maintes descriptions du Berry; sa correspondance en est pleine. Elle éprouvait comme un besoin

de célébrer son pays et de faire aimer cette terre, dont elle avait la fraîcheur, la force et la santé. Elle en vantait à tout propos les aspects, quelquefois avec assez d'humour. Qu'on en juge par ce joli passage d'une lettre inédite qui m'a été communiquée. « Vous ne trouverez à Nohant ni fleuve, ni cours d'eau digne du nom de rivière, mais un ruisselet, un *rio* comme disent nos paysans, l'Indre, que l'on enjambe pendant l'été, et qui, l'hiver, devient parfois large et impétueux comme le Rhône à Lyon. Il n'y a rien de si tranquille, de si humble, de si caché sous le feuillage, de si bon enfant, quand il se promène, la canne à la main, à travers nos prairies. C'est une baignoire de poche, mais elle est bien jolie, bien claire, courante, ombragée, avec des monticules de sable pour s'asseoir et fumer son cigare, en regardant courir les goujons et les demois-

selles... Ah ! quelles demoiselles ! vous en seriez fou et il y en a par milliers. Je ne parle pas des *miennes* ; celles qui voltigent sur l'Indre ont le corsage encore plus fin, des ailes d'or, d'azur et d'émeraude. Elles naissent et meurent parées et splendides comme les lis des champs. Pour les approcher et les admirer sous les herbes du rivage, je me flanque souvent dans des trous, car l'Indre en a d'assez perfides, mais cela ne me corrige pas ; je fais ce que vous ferez souvent dans votre vie, je m'enfonce et je risque de me noyer, ou je barbotte dans la vase, le tout pour attraper des demoiselles qui se moquent de moi. Les naturalistes appellent ces beaux êtres *agrions*. Quel vilain nom ! et comme le nom populaire est plus joli et plus poétique ! Ce sont de vraies demoiselles ; j'ai remarqué et j'ai senti, en les pourchassant, qu'elles avaient une grande

prédilection pour les ronces et les orties ; encore un trait de caractère qui les rapproche de la jeune race féminine : il faut se piquer et s'écorcher pour en approcher...»

On peut presque dire que George Sand a découvert le Berry. « C'est le Poussin, déclarait Ingres, qui inventa la campagne de Rome. » Boutade qui a un fond de vérité. Un peintre, un poète, un écrivain, créent à nouveau les paysages ou tout au moins nous les révèlent. Que de sites n'ont ému véritablement notre sensibilité qu'à partir du jour où un artiste nous en a traduit la beauté ! Sans George Sand, quel touriste songerait à s'arrêter à la Châtre et à visiter la *Vallée-Noire* ? Non certes, qu'elle s'illusionnât sur la beauté de sa province. A un ami qu'elle invitait, elle la présentait ainsi : « Le pays n'est pas beau généralement chez nous : terrain calcaire, très fro-



*mental*, mais peu propre au développement des grands arbres; des lignes douces et harmonieuses; beaucoup d'arbres, mais petits; un grand air de solitude, voilà tout son mérite. Il faudra vous attendre à ceci, que mon pays est, comme moi, insignifiant d'aspect. Il a du bon quand on le connaît, mais il n'est guère plus opulent et plus démonstratif que ses habitants.» Au retour de ses voyages surtout, elle se rendait compte qu'il est de nombreuses régions plus favorisées; seulement son cœur était sur les bords de l'Indre. « Je trouve le Berry, écrivait-elle à Dumas, petit, maigre, laid, mais toujours si bonhomme. Content de d'avoir trotté sur la crête des montagnes, je suis aise de revoir mon pays plat.»

Il n'est pas douteux que ce soit là son vrai sentiment. Et pourtant, dans sa *Correspondance*, figure une étrange lettre à son ami



Périgois, alors exilé à Turin, à qui elle dit son amour pour les Alpes. Je savais bien qu'elle avait gardé un vif souvenir d'un voyage aux Pyrénées, qui l'avaient « exaltée et enivrée », et aussi d'une excursion à Chamonix ; mais, vraiment, je ne croyais pas que son enthousiasme pour les montagnes allât jusqu'à lui faire détester son pays et son propre domaine. « J'ai la passion des grandes montagnes, et je subis, depuis que je suis au monde, les plaines calcaires et la petite végétation de chez nous... Quand je peux voir des sommets neigeux et des précipices, je change de nature, mon travail s'éclaire en moi-même et je comprends pourquoi je suis au monde... Et puis, j'ai la haine de la propriété territoriale. Le champ, la plaine, la bruyère, tout ce qui est plat m'assomme, surtout quand ce *plat* m'appartient. » O poétesse du Berry, châtelaine de Nohant,

étiez-vous sincère ce jour-là ? N'étiez-vous pas le jouet de votre terrible imagination ? Je vous ai jadis un peu raillée à propos d'une excursion dans les collines de Vénétie, où vous eûtes l'illusion d'errer sur les cimes alpestres et même en pleine Cordillère des Andes, parmi les boas et les panthères... Avouez que, cette fois aussi, vous exagérez. Ni les montagnes, ni la mer, ni les plus beaux paysages du monde, ne vous firent jamais oublier la vallée de l'Indre que vous regrettiez, au contraire, sitôt après l'avoir quittée...

Même à Venise, elle ne cesse de penser au Berry. « Sous les belles étoiles de l'Italie, écrit-elle à Rollinat, je n'ai pas passé un soir sans me rappeler nos promenades et nos entretiens sous le ciel de Nohant. » Et, par une sorte de nostalgie de sa terre natale, elle y compose un roman berrichon.

« C'est au sein de la belle Venise, écrit-elle dans la préface d'*André*, au bruit des eaux tranquilles que soulève la rame, au son des guitares errantes, et en face des palais féeriques, que je me rappelai les rues sales et noires, les maisons déjetées, les pauvres toits moussus de ma petite ville. Je rêvai là aussi de nos belles prairies, de nos foins parfumés, de nos petites eaux courantes et de la botanique aimée autrefois, que je ne pouvais plus observer que sur les mousses limoneuses et les algues flottantes accrochées au flanc des gondoles. » C'est aussi au milieu des splendeurs de Torcello qu'elle évoque le plus magnifiquement la France. Qu'on me pardonne encore cette citation qui termine la troisième des *Lettres d'un voyageur* ; je connais peu de morceaux aussi émouvants dans l'œuvre de l'écrivain. « L'air était embaumé et le chant des cigales in-

terrompait seul le silence religieux du matin. J'avais sur la tête le plus beau ciel du monde, à deux pas de moi les meilleurs amis. Je fermai les yeux, comme je fais souvent, pour pouvoir résumer les diverses impressions de ma promenade, et composer une vue générale du paysage que je venais de parcourir. Je ne sais comment, au lieu des lianes, des bosquets et des marbres de Torcello, je vis apparaître des champs aplanis, des arbres souffrants, des buissons poudreux, un ciel gris, une végétation maigre, obstinément tourmentée par le soc et la pioche, des mesures hideuses, des palais ridicules, la France en un mot. — Ah ! tu m'appelles donc ? lui dis-je. Je sentis un étrange mouvement de désir et de répugnance. O patrie ! nom mystérieux à qui je n'ai jamais pensé, et qui ne m'offres encore qu'un sens impénétrable ! le souvenir des

douleurs passées que tu évoques est-il donc plus doux què le sentiment présent de la joie ? Pourrais-je t'oublier si je voulais ? et d'où vient que je ne le veux pas ? »

Cette lettre me hante, tandis que je roule sur le chemin de Châteauroux à la Châtre, en ce pays, centre géographique de la France, qui fut le dernier réduit de la nation, lorsque Charles VII n'était plus que le « roi de Bourges ». De n'avoir pas connu l'invasion, ses habitants n'en sont pas moins patriotes. On sait combien George Sand, en 1870, souffrit de nos désastres. Aujourd'hui que passe, dans l'air frémissant,

Un peu du grand zéphyr qui souffle à Salamine,

n'oublions pas celle qui fut, au siècle dernier, l'un des meilleurs soldats de la liberté des peuples. Au moment où triomphent les idées qu'elle défendit toute sa vie, saluons

celle qui fut l'amie enthousiaste de Mazzini et de Mickiewicz.



Mais voici la Châtre. Fort exacte est la description qu'en donna souvent George Sand. « La Châtre est placée dans un vallon fertile et délicieux, qui s'ouvre tout entier aux regards quand on a gagné la lisière des plateaux environnants. Par la route de Châteauroux, à peine a-t-on laissé derrière soi une chaumière au nom romantique (la Maison du Diable) qu'on descend une longue chaussée bordée de peupliers, avec un ravin de vignes et de prairies à droite et à gauche, et de là on embrasse d'un coup d'œil la petite ville, sombre dans la verdure, dominée d'un côté par une vieille tour carrée qui fut le château seigneurial des

Lombaud, et qui sert aujourd'hui de prison, de l'autre par un lourd clocher bien reluisant, dont la base, servant de porche à l'église, est un fort beau morceau d'architecture antique et massive. » Heureuse petite ville de l'ancienne France que le modernisme n'a presque pas gâtée ! Peu de constructions neuves. Les rues tortueuses courent entre les maisons inégales, à pignons pointus, couverts de tuiles brunes que la mousse habille de velours vert. La couleur des pierres est en harmonie avec les teintes du paysage. Autrefois, quand le progrès des transports n'avait pas dérangé toutes choses, on bâtissait avec les matériaux de la région ; ainsi, comme le note joliment André Beaunier à propos du bourg de Guyenne où naquit Joubert, « les villages ne faisaient pas de taches dans la nature. » La Châtre s'égaie de places que l'automne



ouate de tapis d'or. Des jardins dorment à l'ombre des murs sur lesquels d'antiques cadrans disent la fuite lente des heures. Décors tout trouvés pour des romans provinciaux où les âmes ardentes et les caractères peu mobiles prennent un relief particulier.

Jerre à travers les rues, si grouillantes, paraît-il, les jours de marché, si tranquilles aujourd'hui. Que l'Indre est charmante, vue des ponts du Lion d'argent ou des Cabi gnats ! Dans la brume s'estompe à moitié la tour carrée où la romancière emprisonne Mauprat. George Sand fit plusieurs séjours à la Châtre, notamment en 1836, pendant son procès de séparation ; elle logeait alors chez des amis qui occupaient une maison près du rempart. « J'habite un faubourg en terrasse sur des rochers, écrit-elle à Mme d'Agoult ; à mes pieds j'ai une vallée admi-



---

ablement jolie. Un jardin de quatre toises carrées, plein de roses, et une terrasse assez spacieuse pour y faire dix pas en long... Ma fenêtre est située à six pieds au-dessus de la terrasse. Par le treillage de l'espalier, je sors et je rentre la nuit pour me promener dans mes quatre toises de fleurs, sans ouvrir de portes et sans éveiller personne.» C'est là qu'elle refit en partie et compléta *Lélia*. «C'est peut-être, ajoute-t-elle, l'endroit où je me suis crue, à tort ou à raison, le plus poète.»

Je ne sais si cette maison existe encore ; mais voici, dans le même quartier, celle d'Ernest Périgois, à qui sont adressées tant de lettres de la *Correspondance*. C'était le gendre du Malgache dont j'ai déjà parlé. Sand aimait à bavarder avec eux, tantôt dans la bibliothèque dont la fenêtre ouvre sur un vieux jardin feuillu, tantôt sur cette

jolie place de l'Abbaye qui domine la vallée de l'Indre, en face du coteau de la Rochaille dont le nom revient à chaque instant dans ses récits. De là part le chemin qu'elle prenait presque toujours, quand elle rentrait à pied à Nohant.

Sous les ormes de la petite place, où elle se promenait encore il n'y a pas un demi-siècle, j'écoute, comme en un rêve, les souvenirs qu'égrènent pour moi la belle-fille de Périgois et l'arrière petite-fille de Nérault, qui ont bien voulu m'accueillir au pays de George Sand. Toutes deux évoquent la romancière avec tant d'ardeur et de précision qu'il me semble que je vais la voir s'avancer entre les arbres... Une minute de rêverie suffit à faire le miracle... Oui, c'est bien elle, avec ses bandeaux et ses grands yeux pensifs. Sous la pluie d'or qui l'auréole, elle s'approche de moi et me sourit, comme on

sourit à un ami inconnu dont l'émotion trahit l'admiration et le respect...

\*  
\* \*

La Châtre n'est somme toute qu'un vaste village, et les dernières maisons des rues sont des fermes derrière lesquelles s'étendent les domaines. Il ne faut pas s'éloigner beaucoup pour se trouver en plein Berry agricole, au milieu des cultures où, hélas ! je n'ai pas la chance d'entendre « brioler » les laboureurs. Déjà, sur la fin de sa vie, George Sand se plaignait des transformations qui lui gâtaient sa province. « Le beau berrichon de ma jeunesse, écrivait-elle, en 1867, est aujourd'hui une langue morte ; la bourrée, cette danse si jolie, est remplacée par de stupides contredanses ; nos chants du pays, admirables autrefois et

qui faisaient l'admiration de Chopin et de Pauline Garcia, cèdent le pas à la *Femme à barbe*. » Pourtant, avant la guerre, on « briolait » encore ; mais, depuis quatre ans, les vieux ne chantent plus en creusant les sillons et les jeunes ne savent pas « la classique et solennelle cantilène qui résume et caractérise toute la poésie claire et tranquille du Berry ». Heureusement, la paix féconde va ramener les hommes dans les fermes. Malgré l'envahissement des procédés mécaniques, espérons que les tracteurs grinçants n'anéantiront pas complètement le poème des labours, et que, de cette plaine, monteront encore les chants magnifiques, qui, par les après-midi et les crépuscules d'automne, semblaient l'âme sonore de la terre ivre de lumière et d'amour.

La journée, comme il arrive assez souvent en Berry, est brumeuse ; rien de plus

poétique, d'ailleurs, que ce bouillard léger qui estompe les lointains dans une sorte de buée grise. Voilà bien la *Vallée-Noire* que célébra George Sand : les moindres bois ont des apparences de forêts et l'on devine combien les légendes rustiques doivent facilement s'y emparer des imaginations populaires. Les premières fraîcheurs nocturnes ont déjà fait jaillir les colchiques dans les prés. Les noyers à moitié défeuillés prennent leur triste aspect d'hiver ; ils dorment, immobiles, dans la tranquillité de l'air. Une vaste paix recouvre la campagne. Cherchant à résumer l'impression que me donne cette rapide vision, j'inscris sur mon carnet une phrase que je retrouve, presque textuelle, au début de la *Mare au Diable* : « Il y avait un sentiment de douceur et de calme profond qui planait sur toutes choses. » Un compatriote de la romancière,

Joseph Ageorges, a également noté ce caractère de placidité et de « mélancolie résignée » qu'offre le Berry, à côté des régions romantiques de la Creuse.

Avant d'aller vers Nohant, les amis qui m'accompagnent veulent me montrer quelques-uns des sites que chanta leur romancière. Rapidement, de l'auto qui les fait défiler comme en un cinéma, nous regardons Saint-Chartier où, paraît-il, l'on entend encore aux jours de fête les *Maîtres-Sonneurs* soufflant à perdre haleine, puis les châteaux d'Ars, de la Motte-Feuilly et de Briantes, où se déroulent les exploits des *Beaux Messieurs de Bois-Doré*. Nous faisons une halte chez les potiers de Verneuil, curieuse confrérie de tourneurs d'argile qui travaillent comme aux siècles passés, mettant leur tour en mouvement avec une perche de bois. Mais j'ai hâte d'arriver au terme de mon pèle-

---

rinage et j'avoue que ce n'est pas sans émotion que je pénètre dans Nohant.

Je relis la description qu'en donne George Sand. Qu'on me permette de citer une dernière fois la romancière au moment où j'entre chez elle. « Je dirai quelques mots de cette terre de Nohant où j'ai été élevée, où j'ai passé presque toute ma vie et où je souhaiterais pouvoir mourir. Le revenu en est peu considérable, l'habitation est simple et commode. Le pays est sans beauté... Quoi qu'il en soit, il nous plaît et nous l'aimons... Ces sillons de terres brunes et grasses, ces gros noyers tout ronds, ces petits chemins ombragés, ces buissons en désordre, ce cimetière plein d'herbes, ce petit clocher couvert en tuiles, ce porche de bois brut, ces grands ormeaux délabrés, ces maisonnettes de paysans entourées de leurs jolis enclos, de leurs berceaux de vigne et de



leurs vertes chènevières, tout cela devient doux à la vue et cher à la pensée quand on a vécu si longtemps dans ce milieu calme, humble et silencieux. Le château, si château il y a (car ce n'est qu'une médiocre maison du temps de Louis XVI), touche au hameau et se pose au bord de la place champêtre, sans plus de faste qu'une habitation villageoise. » Nul faste en effet. Et je crois bien que jamais je n'ai vu village qui m'ait semblé si minuscule. Quelques maisons précédées de jardins, la petite église, le mur et le portail du domaine de George Sand encadrent une place qu'ombragent quatre ormes et deux noyers. Décor charmant d'opéra-comique que l'or d'octobre enlumine. L'église surtout est fort pittoresque avec son auvent surbaissé, où l'on ne peut guère pénétrer qu'en courbant la tête ; on s'y rassemble aux jours de messe



et de vêpres, le 3 février à la Saint-Blaise, patron des laboureurs, le 26 juillet pour la Sainte-Anne, patronne du pays. Devant le porche, sur la place même, se dresse une croix, au pied de laquelle est la « pierre des morts », large dalle où l'on dépose les cercueils. C'est sur elle que Flaubert pleurait à chaudes larmes pendant les obsèques de George Sand. Avec lui, les plus illustres avaient voulu accompagner leur vieille amie à sa dernière demeure : le prince Napoléon, Alexandre Dumas, Renan, Edmond About, Paul Meurice qui, après un adieu ému d'Ernest Périgois, lut une éloquente page de Victor Hugo. D'autres discours avaient été préparés. Mais, raconte Renan, « un rossignol tout à coup se mit à chanter d'une voix si douce que plusieurs se dirent : « — Ah ! voilà le vrai discours qui convient ici ! Son éloge est celui qui sort de la poi-

trine gonflée d'amour des êtres simples et purs. » Au retour des funérailles, l'auteur de la *Vie de Jésus* rendit, dans le *Temps*, un magnifique hommage à celle qui avait consacré ses ultimes forces à écrire, au sujet des *Dialogues et fragments philosophiques*, une étude que le journal publia le lendemain (16 juin 1876). « Je suis touché jusqu'au fond du cœur, disait Renan, d'avoir été le dernier à faire vibrer cette âme sonore, qui fut comme la harpe éolienne de notre temps. Sa mort me paraît un amoindrissement de l'humanité ; quelque chose manquera désormais à notre concert ; une corde est brisée dans la lyre du siècle. »



Et me voici dans le domaine qu'après la Révolution, la grand'mère de George Sand,

---

la fille de Maurice de Saxe, acheta avec les débris de sa fortune. On sait qu'il appartient aujourd'hui à l'Académie française, l'usufruit restant à l'unique descendante de la romancière, sa petite-fille Aurore, qui voulut bien m'en faire les honneurs. Je ne veux pas le décrire, pas plus que la maison toute pleine de souvenirs, la bibliothèque, le cabinet de travail, le théâtre des marionnettes. A peine, d'ailleurs, si je regarde, dans le tumulte des noms qui bourdonnent à mes oreilles. Delacroix, Dumas, Liszt, Chopin, Pauline Viardot, Daniel Stern, Clésinger, Rollinat, tant d'autres ont habité ces pièces ! Je ne parle pas de ceux qui vinrent seulement en hôtes de passage, comme Gautier qu'impressionna d'abord défavorablement l'accueil froid de George Sand, ou Balzac qui la trouva en pantalon turc et en pantoufles jaunes, fumant silencieusement

pendant qu'il parlait. Je pense aux fidèles qui vécurent ici, dans l'affection rayonnante de celle<sup>n</sup> qu'ils aimaient — sœur, amante ou mère, mais toujours amie passionnée et dévouée. Et presque tous, près de la femme qui fut l'une des plus grandes travailleuses du siècle dernier, ils travaillèrent. Cette atmosphère de labeur règne encore dans la maison, hantée d'une invisible présence, et surtout dans le salon où sont entassées tant d'œuvres d'art, autour de cette table sur laquelle se penchèrent les plus nobles fronts, près de cette chose à jamais vénérable, le piano de Liszt et de Chopin. Comment songer sans émotion à ces heures où Liszt et Sand s'asseyaient à cette table, elle terminant *Mauprat*, lui notant ses admirables transcriptions des *Symphonies* de Beethoven? Comment évoquer sans un serrement de cœur ces soirs d'été, où, sur ce piano,

Chopin improvisait ses pages les plus frémissantes? Delacroix prolongeait ses veilles pour l'entendre. « Par instants, il vous arrive, par la fenêtre ouverte sur le jardin, des bouffées de la musique de Chopin qui travaille de son côté. Cela se mêle au chant des rossignols et à l'odeur des rosiers. » Est-il beaucoup d'heures plus riches dans l'histoire de l'art et de la littérature? Ah! nuits pathétiques, belles nuits de mai, en ce coin perdu d'un village, où, tandis que Sand travaille sous la lampe, Delacroix écoute Chopin, et, sur la musique fiévreuse d'un prélude, ébauche en imagination l'une de ses grandes toiles tourmentées...

Autour de la maison s'étend le domaine, à la fois parc, jardin, verger et potager. L'ensemble est un peu triste et sévère; nulle part on ne découvre d'horizon. Ni vastes étendues pour le rêve, ni sites pittoresques

et accidentés invitant à l'action. Il faut y travailler et l'on ne peut rien en tirer que de soi. Le cadre convenait à celle qui ne connut aucun repos avant qu'on l'eût allongée sous l'if centenaire qui, depuis quarante-deux ans, abrite son sommeil. Près de la large dalle de grès noir, nue et sans ornement, qui recouvre ses cendres, dorment son père, sa grand'mère, son fils, sa bru, et la dernière venue, sa petite-fille. cette pauvre Gabrielle Sand, âme charmante de modestie et de bonté. Entre l'église basse et le jardin, ce cimetière champêtre, séparé du cimetière communal par une simple grille, est infiniment émouvant. «Verdure... laissez la verdure...» furent, paraît-il, les derniers mots de George Sand. Dormez en paix, ma bonne dame de Nohant ! Pour vous, qui avez passé tant d'heures à écouter l'âme musicale des choses, le bruissement du vent dans

---

les arbres continue de bercer votre rêve. Le grand if balance ses palmes toujours vertes ; et, chaque année, quand l'automne recommence son andante mélancolique et gracieux, les ormes, désolés de vous avoir perdue, sur vos restes mortels versent leurs larmes d'or.

Octobre 1918.

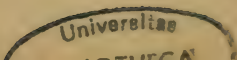
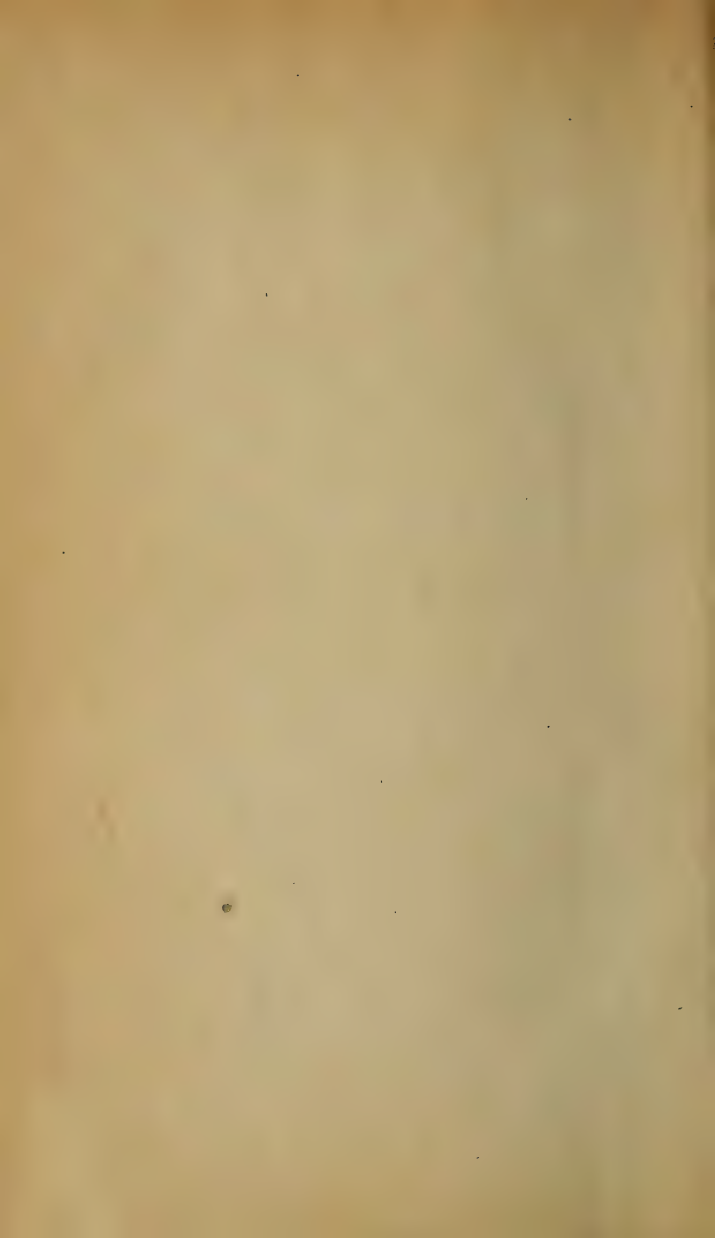


TABLE DES CHAPITRES





## TABLE DES CHAPITRES

---

	Pages.
I. — Le rossignol de Saint-Onuphre.....	1
II. — Avec Gœthe, à Valmy.....	31
III. — Le long de la mer annunzienne.....	47
IV. — Au pays de Bayart.....	59
V. — L'Italie de Flaubert.....	93
VI. — Pâques dauphinoises.....	145
VII. — Souvenir d'Ypres.....	155
VIII. — Gœthe et Heine en Italie.....	167
IX. — L'automne à Nohant.....	195





714 X 7

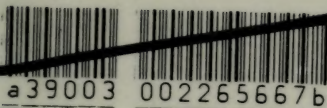
1423



**La Bibliothèque  
Université d'Ottawa  
Échéance**

**The Library  
University of Ottawa  
Date due**

--	--	--	--



a39003 002265667b

CE PN 0164

.F3 1919

COO FAURE, GABRI PELERINAGES

ACC# 1206502



Extrait du

ARPENTIER

EUGÈNE

renelle

UD / OF OTTAWA



COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C  
333 02 10 01 02 16 0

# OUVRAGES DE GABRIEL FAURE

## ROMANS

- L'AMOUR SOUS LES LAURIERS-ROSES ..... 1 vol.  
 LA ROUTE DE VOLUPTÉ ..... 1 vol.

## VOYAGES

- HEURES D'ITALIE (5<sup>e</sup> mille) ..... 3 vol.  
*Première série.* — Lombardie, Vénétie, Marches, Ombrie.  
*Deuxième série.* — Cadore, Vénétie, Romagne, Émilie.  
*Troisième série.* — Piémont, Lombardie, Vénétie, Frioul.

## LITTÉRATURE

- PAYSAGES LITTÉRAIRES (5<sup>e</sup> mille) ..... 2 vol.  
*Première série.* — Au pays de Stendhal — Les six voyages de Chateaubriand en Italie — Les « Rameaux » de sainte Claire — Dans le « Vallon » de Lamartine — Au tombeau de Pétrarque — George Sand à Bassane — Le pays de Tristan — Pèlerinage à Coppet — Triptyque printanier.  
*Deuxième série.* — Balzac paysagiste — Pèlerinages siennois — Un paysage musical de George Sand — Souvenirs de Carducci — Chateaubriand et la montagne — La maison de Boccace — Stendhal à Laffrey.

- PÈLERINAGES PASSIONNÉS (4<sup>e</sup> mille) ..... 1 vol.  
 Le rossignol de Saint-Onuphre — Avec Gœthe, à Valmy — Au pays de Bayart — L'Italie de Flaubert — Le long de la mer annunzienne — Pâques dauphinoises — Souvenir d'Ypres — Gœthe et Heine en Italie — L'automne à Nohant.